

L'auditoire

LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

ÉDITION SPÉCIALE

PRIX DE
LA SORGE

SOCIÉTÉ

VULGARISATION
SUR YOUTUBE

CULTURE

MONDE RURAL
ET LITTÉRATURE

DOSSIER

Changeons de refrain

Les femmes dans l'industrie musicale

Laurence Badoux





DOSSIER

Pour son dernier numéro du semestre, *L'auditoire* consacre son Dossier aux femmes musiciennes, chanteuses, DJ, rappeuses, artistes, compositrices, cheffes d'orchestre, et toutes celles actives en coulisses. Il vous propose

un tour d'horizon des enjeux d'une industrie encore largement inégalitaire et empreinte de sexisme, tout en vous présentant des projets qui encouragent la créativité au féminin et la mettent au devant de la scène.

04 Interview de Mané

06 Industrie musicale et sexisme

07 Histoire des *Girls Band*

Femmes cheffes d'orchestre

08 Femmes dans la musique électronique

09 Label féminin

Portrait d'une artiste 10 Festival Les Créatives

11 Féminisme affiché Quelle égalité?



FAE

16 Donne-moi ton sang



SPORT

25 Self-défense et harcèlement

Le lancer de menhir



CULTURE

27 Art et milieu agricole

28 Le tag

Culture et société: 1984

29 Meurtres et Mystères

L'avènement du rap belge

17 PRIX DE LA SORGE

26 AGENDA

32 CHIEN MECHANT

REMERCIEMENTS
SON SAVOIR POUR SES TESTS SUPER,
MIGROS MAGAZINE POUR L'ARTICLE
VOLÉ, MORGANE FRUND POUR LE
TITRE, LE TAMPON POUR SA
PERFORMANCE D'ACTEUR (RIPTAURAIS
MÉRITÉ UN OSCAR), ERIC HOESLI
POUR SA SYMPATHIE, LE PÈRE NOËL
POUR SES SUPER CADEAUX, LAËMIL
POUR LE RHUM (C'ÉTAIT GOUTU), ALEX
POUR SES ANNÉES DE LOYAUX
SERVICES (ONTAÏME <3 <3)

L'AUDITOIRE

N° 242
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
ÉDITEUR FAE
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
LAURÉANE BADOUX, ANTOINE SCHALB, OPHÉLIE
SCHAEERER, SUZANNE BADAN, VALENTINE MICHEL,
EMMANUELLE VOLLENWEIDER, THIBAUT NIEUWE
WEME, MAURANE CHOLLET, SARAH PERDRIZAT, SONIA
IMSENG, JESSICA CHAUTEMES, CLÉA MASSERREY,
LIGHEA ARDIA, ALEXANDRE JEWELL, JUDITH
MARCHAL, NOÉMIE LICINI, MÉLANIE BARBOSA
LOURENÇO, ROBERTA ALBERICO, MARIE RUFFIEUX,
SOLÈNE BARBÉ, CLAIRE GEX, PAUL LOUIS GUINARD,
MATHILDE DE ARAGAO, PASCAL LAVENEX

CORRECTIONS
GREGOIRE GONIN

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
FLORIA PAPADOPOULOS

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

COMITÉ DE REDACTION
REDACTION EN CHEF
LAURÉANE BADOUX, ANTOINE SCHALB

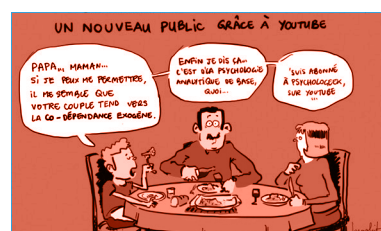
DOSSIER
OPHÉLIE SCHAEERER

CAMPUS ET SPORT
SUZANNE BADAN

SOCIÉTÉ
VALENTINE MICHEL

FAE
PAULINE MOTTET

CULTURE
EMMANUELLE VOLLENWEIDER



SOCIÉTÉ

12 Apprendre par YouTube

13 Quel avenir pour Venise?

14 Les politiciens sur Twitter

Tsépakoi

15 Corps post-mortem



CAMPUS

21 SoPhiE et les femmes dans la philosophie

22 Ecole de Saas-Fee

Expédition UNIARCTIC

23 Tandem

24 Science-fiction à l'honneur

Bouche (dé)cousue

Bien que notre société prône de plus en plus son ouverture d'esprit et sa potentielle facilité à aborder tous les sujets quels qu'ils soient, une quantité non négligeable de ces derniers restent aujourd'hui tabous. Parmi les plus courants, citons, par exemple, les règles. En effet, alors que les menstruations constituent un fonctionnement entièrement naturel touchant tout de même la moitié de la population mondiale, il reste difficile d'en parler sans passer par des tournures plus ou moins subtiles, de types «les Anglais ont débarqué», «je suis indisposée», ou encore «j'ai mes ragnagna». Ne parlons même pas de la stupeur que suscite la vision d'une serviette hygiénique ou d'un tampon pour les non-initiés ou les plus timides... Autre sujet dont la discussion est souvent socialement peu acceptée (bien qu'il concerne cette fois-ci l'entier de la population mondiale): la mort. On le sait, il s'agit de l'issue inévitable pour tous les êtres humains. Or gare à qui osera amener ce sujet dans une conversation de tous les jours: gêne et malaise quasiment garantis si le public est mal choisi!

Des langues se délient

Néanmoins, certains problèmes que l'on gardait auparavant sous silence parviennent parfois à se faire une place au sein de l'espace public. Le cas récent et très exemplaire du harcèlement est d'ailleurs l'un d'eux. Effectivement, par les informations que l'on a désormais et l'observation d'une société encore si souvent sexiste, nous sommes en droit de penser que cette problématique ne date pas d'hier. Malgré cela, une loi du silence semblait alors protéger les harceleurs, essentiellement motivée par la peur des victimes d'être jugées si elles dévoilaient ce qui leur arrivait. Cependant, et on a pu le voir dernièrement avec diverses stars d'Hollywood, mais aussi avec les *hashtags* «balancetonporc» et «metoo», il suffit parfois qu'une seule victime ose briser ce lourd silence pour que les autres



Ophélie Schaefer

parviennent elles aussi à affirmer à voix haute les torts qu'elles ont subis. D'ailleurs, «harcèlement» a été élu «mot romand de l'année», tandis que nos voisins alémaniques favorisent plutôt le mot «#metoo». Journal d'étudiants de (très) petite envergure, *L'auditoire* a dernièrement lui aussi tenté de lever certains tabous, du moins de traiter de quelques-uns de ces sujets qui dérangent. Ainsi, un peu en avance sur l'actualité récente, le dossier de son numéro 237 était entièrement consacré à la problématique fréquemment cachée du harcèlement. En outre, le sujet préalablement cité des règles avait lui aussi trouvé sa place au sein de nos pages (numéro 236). Pour ce numéro, la rédaction ne change pas d'opinion et continue de mettre en lumière des questions volontairement tues au quotidien: la mort et surtout l'après-mort (article p.15), sans parler du Dossier qui, pour honorer notre réputation de «magazine gauchiste-féministe», aborde cette fois-ci la place des femmes dans l'industrie musicale.

Affirmer sa voix

Bien qu'il suffise de s'arrêter un instant sur l'affiche d'un festival pour le remarquer, on l'ignore souvent: les femmes sont encore très minoritairement représentées sur la scène musicale. Or elles sont bien présentes dans ce domaine comme saura le montrer ce Dossier. Néanmoins, elles

sont souvent laissées dans l'ombre ou alors valorisées pour des qualités qui n'ont malheureusement rien à voir avec leur art. Aborder de telles problématiques est à double tranchant, comme nous l'a fait comprendre une artiste ayant décliné notre demande d'interview: «Pour être 100% honnête avec vous, cela fait plus de cinq ans maintenant que je me fais interviewer sur ces questions [...]. En tant qu'artiste, je préfère faire ce que j'ai à faire pour créer de la musique, des shows etc. qui vont toucher le public, sans avoir à me poser la question "est-ce que c'est légitime parce que je suis une femme?"» Il est vrai que l'on préférerait ne pas avoir besoin de montrer en quoi les femmes valent autant que n'importe quel être humain lorsqu'il s'agit de jouer, produire ou mettre en scène de la musique. Toutefois, et c'est regrettable, il semble que parler de cette sous-représentation soit un passage obligé pour que celle-ci diminue et que tout un chacun y réfléchisse. En espérant que, très prochainement, de tels sujets paraissent absurdes, inutiles et démodés. •

Lauréane Badoux



«Il faut qu'il y ait vraiment une opportunité pour tout le monde»

Interview avec Mané

INTERVIEW • Du haut de ses 24 ans, la chanteuse et compositrice romande Mané envoûte son public avec ses chansons pop et sa voix alliant avec maîtrise la douceur et la puissance. Elle nous livre son regard sur l'industrie musicale et évoque les difficultés que peuvent rencontrer les artistes féminines dans ce milieu.

Depuis combien de temps fais-tu de la musique? Qu'est-ce qui t'a amenée à faire de la scène et à produire ta propre musique?

Je chante chez moi depuis que j'ai deux ou trois ans. A six ans j'ai fait partie d'un chœur pour enfants, et c'est vraiment à cet âge-là que j'ai décidé que c'était ce que je voulais faire de ma vie. Du coup, vers sept ans j'ai commencé à écrire mes chansons, et vers quinze ans j'ai fait mes premières scènes. Quand j'ai eu quinze ans, je me suis rendu compte concrètement des différentes étapes pour poursuivre cette voie de manière réaliste. Je prends donc des cours de chant depuis mes quinze ans. J'ai fini ma maturité à 18 ans et depuis ce moment-là je n'ai fait que de la musique, et aujourd'hui j'en fais professionnellement.

As-tu suivi une formation spéciale ou es-tu autodidacte?

J'ai pris beaucoup de cours privés, de solfège, d'expression scénique, de théorie, de piano, de *songwriting*... J'ai aussi fait une école à Londres, où j'ai suivi un an de bachelor seulement, parce que ça ne me convenait pas forcément. C'était quand même une super expérience. Mais je me suis principalement formée grâce aux cours privés et surtout en allant sur scène, en rencontrant des gens, en collaborant. Je pense vraiment que c'est un métier où on apprend en pratiquant.

As-tu toujours su que tu voulais faire ce métier, ou as-tu envisagé d'autres voies?

J'ai toujours su que je voulais faire ça. A 17, 18, même 19 ans, j'ai pensé plusieurs fois à ce que je pourrais faire si j'allais à l'université, mais dès que j'y réfléchissais, je me disais «rien»... Après, il a fallu convaincre mes parents. C'est parfois compliqué de faire comprendre ce choix à sa famille, parce que ça fait peur, parce que ce n'est pas un métier vraiment stable, mais

je ne me verrais pas faire autre chose. Et au final, ils me soutiennent.

Quelles sont tes inspirations, au niveau du style, des artistes?

Clairement pop! Au niveau des artistes, je dirais Sia, Halsey, Banks, Demi Lovato... Et j'adore aussi Katy Perry et Lady Gaga.

Y a-t-il un message particulier que tu as envie de transmettre avec ta musique? Et, étant donné que tu as lancé ton EP par *crowdfunding*, as-tu l'impression d'avoir un lien particulier avec ton public?

Je pense que le message que j'ai envie de transmettre en faisant ma musique, c'est d'écouter ses tripes. C'est quelque chose que je trouve tellement important, de suivre son intuition,

et d'être le plus authentique possible. Je pense que ça ressort autant dans mes chansons que sur scène. J'en parle aussi au quotidien, et j'essaie de suivre moi-même cette philosophie chaque jour dans ma vie. Et c'est vrai que je pense avoir un lien particulier avec mon public, surtout depuis le *crowdfunding*. Je suis vraiment reconnaissante; je voulais que ça marche, mais je ne m'attendais pas à ce que ça marche si bien que ça.

Est-ce que du coup tu as l'impression d'avoir une certaine responsabilité envers lui, de devoir prouver quelque chose?

Non, pas tant que ça. Ce qui est bien avec ce *crowdfunding*, c'est qu'il y avait des contreparties en échange de l'argent qu'ils investissaient. Je le

vois donc vraiment comme un partage et comme un échange.

Est-ce que dans ton quotidien d'artiste tu as eu à faire face à du sexisme ordinaire, comme des petites remarques dénigrantes liées au fait que tu es une femme, sur ton apparence, etc.?

D'abord, je pense que, malheureusement, les remarques sexistes, ça arrive à presque toutes les femmes. Dans le cadre de ma carrière, j'ai énormément de chance d'être entourée de gens très bienveillants, et du coup, je ne ressens pas forcément énormément cela, pour l'instant du moins. Dans le sens où, en tout cas dans mes projets musicaux, je m'entoure de gens en qui j'ai 100% confiance et du coup je n'ai jamais rencontré de problème. Mais j'ai vécu du



Laurence Badoux



Laurence Badoix

Grâce à du *crowdfunding*, Mané vient de sortir son premier EP, *Before the Storm*. Elle commence à programmer une tournée en Suisse et en Europe.

sexisme dans d'autres cadres. Par exemple, j'étais à Los Angeles l'été passé, et j'y ai rencontré beaucoup de «beaux parleurs», qui te font plein de compliments sur ta musique, mais qui ont en fait des arrière-pensées... Il y a aussi des gens qui se permettent des commentaires déplacés. J'ai par exemple rencontré un prof de chant à Londres qui me faisait toujours des remarques, comme «Il faudrait que tu enlèves ton pull pour que je te voie mieux chanter», «T'es mince, tes jambes sont incroyables, tu fais du sport?». C'était des remarques et un ton vraiment déplacés, surtout dans ce contexte, qui était censé être un cours de chant avec un professionnel. Ce sont des petites choses comme ça. C'est un milieu très masculin, et il m'est arrivé de voir des techniciens qui, alors que c'est moi l'artiste, ne viennent pas s'adresser à moi mais au mec qui m'accompagne pour poser des questions au sujet de mon propre projet. Ce n'est pas pensé méchamment mais c'est presque devenu naturel, ancré dans les mentalités. Je sais aussi qu'il y a d'autres chanteuses et d'autres personnes dans ce milieu qui ont vécu des choses bien plus traumatisantes et bien plus graves que ça.

Est-ce que tu penses que le sexisme que tu vis est spécifique à la pop, où il y a plus de femmes que dans le milieu du rap par exemple?

Je pense que sur le fond c'est pareil. Mais je crois qu'en effet on observe

cette logique depuis des siècles: on dit aux femmes comment elles doivent s'habiller, ce qui est bien ou non. C'est ancré dans notre société en général, qui nous dicte sans arrêt, de manière directe et indirecte, ce qu'on doit faire et de quoi on doit avoir l'air. Et je pense que c'est particulièrement présent quand on fait de la musique; même en sachant que ce n'est pas l'idéal, on essaie d'y arriver, on se compare quand même sans même le vouloir.

«On nous dicte sans arrêt, de manière directe et indirecte, ce qu'on doit faire et de quoi on doit avoir l'air»

C'est selon moi un véritable challenge en tant qu'artiste. Pour moi, il est important de suivre son authenticité et de faire ce qu'on a envie de faire: être sensuelle si on a envie d'être sensuelle, sans qu'on nous dise qu'on est une pute, et si on n'a pas envie d'être sensuelle, qu'on ne nous ordonne pas de l'être. C'est un défi qui est peut-être plus exacerbé quand on est artiste, au centre de l'attention, plus médiatisée, surtout au niveau international. Je pense que le fait d'être sensuelle doit être le fruit d'un choix de l'artiste, et non quelque chose qu'on lui impose parce que c'est une femme.

As-tu l'impression qu'il est plus difficile d'être une femme qu'un homme dans le monde de la musique?

Pour certaines raisons, je crois que oui. Ce qui est contradictoire, parce qu'il y a beaucoup d'artistes féminines. Je pense que la difficulté est liée à certaines situations que les femmes peuvent rencontrer, comme quand on leur propose de leur ouvrir des portes en échange d'une «faveur» sexuelle. Mais dans une certaine mesure, ça peut arriver aux hommes aussi.

On peut aussi parler de sexisme par rapport au manque de représentation des femmes, dans les festivals par exemple. Une des solutions souvent envisagées sont les quotas, et aujourd'hui il existe même des festivals entièrement féminins, comme Les Créatives. Selon toi est-ce une bonne solution ou est-ce qu'au final l'important c'est de promouvoir le côté artistique, la création, la créativité?

Je dois dire que je ne me suis pas vraiment penchée sur la question. Pour moi, ce qui est le plus important, c'est l'artistique, et donc de mettre en avant les artistes auxquels on croit, hommes ou femmes. Mais, en effet, je pense que c'est bien qu'il y ait des festivals, comme Les Créatives, qui donnent une place uniquement aux femmes. Néanmoins, personnellement, je pense que c'est quand même l'artistique qui doit prévaloir sur tout cela. Il est donc important

d'organiser ce genre d'événements afin de mettre la lumière et sensibiliser les gens sur ce sujet, pour qu'au final il y ait vraiment une opportunité pour tout le monde, sans se baser sur le genre de la personne.

Qu'est-ce qu'on pourrait, ou devrait, faire pour rendre cette industrie plus accueillante pour les femmes?

Selon moi, il faut notamment plus de soutien entre les femmes elles-mêmes. Je pense que quand on sent que quelque chose est injuste il faut le dire, et pas en avoir honte. J'ai l'impression qu'on vit dans une société où la concurrence est érigée comme quelque chose de positif, alors qu'en fait il faudrait se soutenir, entre femmes, entre artistes, mais aussi entre les hommes et les femmes. Même s'il y a du sexisme dans ce milieu comme partout ailleurs, il y a aussi beaucoup d'hommes qui veulent se battre contre lui. Il faudrait donc aussi ouvrir la discussion là-dessus. Néanmoins, je pense que c'est facile de dire qu'il faut en parler tout de suite, mais au final ce n'est pas si facile de le faire. Je ne l'ai jamais vécu, mais j'imagine que quand on fait face à du chantage émotionnel, un abus de pouvoir, une situation où il y a des enjeux professionnels et personnels, parler n'est pas évident. Dans ma carrière, j'ai la chance d'être entourée d'une équipe bienveillante, mais ce n'est pas le cas de tout le monde.

Pour finir, comment envisages-tu la suite de ton parcours?

Je viens de sortir mon EP, *Before the Storm*. J'ai donc prévu beaucoup de concerts pour l'année à venir, que je suis en train d'organiser. Mon but, c'est de tourner mon set dans les festivals et les scènes de concert en Suisse et en Europe; je dois donc mettre sur pied une tournée. Sur le long terme, mon objectif c'est les Etats-Unis: j'ai vraiment envie de retourner à Los Angeles et de m'y installer, pas l'année prochaine, parce que ça prend évidemment du temps, mais dans les années qui viennent. Je suis aussi en train d'écrire de nouvelles chansons, donc je vais probablement sortir un album, un jour. Bref, je suis en période de création. Et j'ai un *showcase* à Manor à Lausanne fin décembre! •

Propos recueillis par
Ophélie Schaerer et Valentine Michel

Musiciens, musiciennes: à quand la rime?

RÉVOLTE • Parmi les mauvaises fées du monde, le sexisme compte parmi les plus obstinées. Sa fielleuse baguette ne semble épargner aucun domaine. L'industrie musicale n'échappe pas à la règle. Sorties de la peur, des voix commencent à s'élever. Tour d'horizon des manifestations du sexisme dans le monde de la musique.

«Nous nous entendons toutes pour dire que le sexisme existe bel et bien dans l'industrie de la musique et que la plupart d'entre nous l'avons vécu, à un moment ou à un autre», peut-on lire dans une lettre engagée du nouveau mouvement Femmes en Musique (FEM). Mis sur pied par Stéphanie et Mélanie Boulay, deux musiciennes québécoises, le projet s'articule autour de la dénonciation du sexisme présent dans leur industrie et de la mise en avant des femmes dans le secteur musical. Les signatures de pas moins de 135 consœurs, dont celles de Cœur de Pirate et d'Ariane Moffatt, viennent ponctuer et approuver le message urgent de cette missive.

Sous-représentation dans les festivals

À l'origine de la création de la FEM, la médiatisation récente des programmations de plusieurs festivals québécois où les artistes féminines sont très faiblement représentées. «Nous avons aussi pris conscience avec consternation de la faible représentation des femmes dans les programmations (souvent moins de 30% et même 10% dans certains festivals, alors qu'à l'Union des artistes du Québec, on recense 49% de femmes inscrites.)», écrit le FEM. La répartition réelle entre hommes et femmes artistes avoisine donc l'équilibre parfait. Les musiciennes sont là, prêtes à jouer. Les guitares sont accordées, mais tristement condamnées à rester dans leur étui. Malgré leur présence quasi égale en nombre que celle de leurs homologues masculins, la distribution des cartons d'invitation ne suit pas cette logique.

La sous-représentation des musiciennes ne s'appuie sur rien d'autre que sur de la discrimination sexiste

Aucun argument musical et objectif n'étant recevable, cette sous-représentation des musiciennes ne s'appuie sur

rien d'autre que sur de la discrimination sexiste. Sans vouloir exiger la parité, la FEM souhaite s'adresser directement aux programmeurs pour les inviter à recruter plus équitablement les artistes.

«I know you want it»

Autre manifestation du sexisme: l'hyper-sexualisation des artistes féminines. À l'image des figurantes dénudées et ouvertement enjôleuses du clip de la chanson «Blurred Lines» de Robin Thicke, les femmes se retrouvent souvent dans des postures qui dépassent presque la suggestivité. Des chanteuses de renommée mondiale, comme Nicki Minaj, Beyoncé ou

qui tire les ficelles, celle qui dévêt ses pantins. Et quand bien même le comportement d'une interprète comme Miley Cyrus peut paraître volontairement provocateur, le discours auto-responsable n'a toujours pas sa place. En effet, même si les artistes comme Cyrus revendiquent consciemment leur position, gardons à l'esprit qu'elles s'insèrent dans un système sexiste et complexe, dont fait partie l'industrie musicale, en reproduisant les codes. Ce n'est donc pas une raison de dénoncer l'attitude des artistes, qui souvent se conforment aux règles dans le but de survie, de maintien de place et de carrière; il

Cosentino, leader du groupe d'indie rock californien Best Coast. La jeune femme y revient longuement sur les attaques misogynes dont elle fait les frais depuis le début de sa carrière de musicienne.

Un machisme ambiant trop souvent, voire systématiquement, toléré

Entre commentaires dégradants «t'es sexy, mais tu souris pas assez» et questions journalistiques déplacées «ça fait quoi pour une femme de jouer d'un instrument de bonhomme (de la guitare)?», elle dépeint un machisme ambiant trop souvent, voire systématiquement, toléré.

Osons en parler

Fort de ce triste constat, il convient de se poser la question des solutions à cette vision encore trop largement discriminatoire des femmes. Tâche ardue. Le sexisme ne se réduit évidemment pas au seul domaine de la musique. Il est transversal, il imprègne la société tout entière. Aucun secteur ne semble échapper à son venin. Dès lors, comment s'armer pour combattre un phénomène aussi profondément inscrit dans les mentalités? L'évolution des mœurs passera par la sensibilisation, l'éducation, l'ouverture du dialogue et le brisement des tabous. On dit de la musique qu'elle est le langage universel, qu'en ce sens elle rassemble les peuples. Espérons qu'un jour elle puisse également se vanter de son œcuménisme sexuel et enfin unifier de manière équitable les genres. •

Thibault Nieuwe Weme



encore Miley Cyrus, se voient incitées à utiliser la beauté sexualisée de leur anatomie pour vendre leur musique. Dans cette mise en avant du corps, certains prétendent voir, dans l'idée d'assumer sans gêne son corps et ses courbes, une nouvelle forme de féminisme décomplexé qui serait le fruit de la seule volonté de l'artiste (voir p. 11). Pourtant, nombreux sont les témoignages qui viennent contrecarrer ces théories d'émancipation désinhibée. Alicia Keys, par exemple, avait révélé que son manager était venu vers elle juste avant le début d'un concert pour la délester de quelques boutons de sa chemise. L'industrie musicale est celle

s'agit plutôt de condamner les lois auxquelles elles se voient obligées de se soumettre: «Don't hate the player, hate the game.»

«Tu sais pas prendre un compliment»

Une petite remarque sur une silhouette assurée callipyge, une main baladeuse dans les coulisses, un «ma belle» remplaçant «Madame», le sexisme est aussi – pour ne pas dire particulièrement – présent à «petite échelle». Dans la lancée de l'affaire Weinstein, les témoignages de harcèlement se bousculent. Récemment, la newsletter *Lenny*, revue féministe américaine, a publié le récit de Bethany

«Riot Grrrl!»

FEMALE BANDS • Lorsque les *girls groups* naissent, dans les années 1910, le monde de la musique et du *show business* est très masculin. Aperçu de leur histoire, passant de l'industrialisation à l'émancipation et la libération sexuelle.

Étonnamment schématisés, les premiers *girls groups* des années 1910 sont généralement des trios, composés de sœurs, blanches, souvent issues de Broadway, et tirant leur style musical de la country ou du folk. Elles sont, la plupart du temps, réduites à chanter des textes naïfs et sans profondeur, sous peine de heurter les consciences. Les années 1950 vont changer la donne avec des groupes de femmes afro-américaines, aux profondes voix *blues* et *gospel*. Au vu de leur succès, elles vont subir une industrialisation rapide; on retrouve des chorégraphies, formations, looks et noms similaires d'un groupe à l'autre.

Premiers pas

Dans les années 1960-70, le disco et la *British invasion* vont déchaîner la libido féminine. Un vent de libération

sexuelle souffle, tandis que les femmes commencent progressivement à se faire également une place dans les coulisses, en tant que productrices. Ces dernières étaient et sont malheureusement peu nombreuses.

Promulguer l'émancipation féminine

Si on assiste à une diversification notable, le monde musical reste cependant peu ouvert aux artistes féminines. Même lors de la vague punk anglaise des années 1970, mouvement à essence révolutionnaire, il n'y a qu'un seul *girls band*: The Slits (soit «les fentes»). Isolé dans son mouvement, ce groupe défend chèrement sa place et est décidé à promulguer l'émancipation féminine.

The Riot begins

Enfin, dans les années 1990, les Spice Girls chantent et prônent le *girl power*. Et surtout, les Bikini Kill défendent, autant par la voix que par la plume, des revendications féministes, LGBT et ethniques, sans craindre d'aborder des sujets comme le viol ou le racisme. L'histoire de ce groupe punk rock formé par Kathleen Hanna, Kathi Wilcox et Tobi Vail commence lorsqu'elles se rencontrent à l'Université Evergreen et fondent un *fanzine* qui donnera son nom à leur groupe. Avec d'autres *all-female bands*, elles font partie du mouvement artistique et politique *Riot Grrrl*, proche du féminisme troisième vague, qui dénonce les problèmes liés au viol, à la violence domestique, à la sexualité et au racisme. Ce mouvement soutient et revendique l'émancipation féminine. Les groupes

qui lui sont rattachés écrivent des textes socio-politiques, mais cherchent aussi à parler d'intimité, et de tout ce qui peut concerner les femmes, que ce soit dans leur individualité ou dans leur place sociale.

Problèmes liés au viol, à la violence domestique et au racisme

Elles couchent ces revendications dans le *Riot Grrrl Manifesto*, publié dans le *fanzine* de Bikini Kill. En adoptant des positions résolument militantes et féministes, ces musiciennes ont permis à leur art de porter et de diffuser la voix des femmes. •

Maurane Chollet

Ces femmes à la baguette

DIRECTION • La présence des femmes à la tête des orchestres reste, depuis leur acceptation en 1970, faible: seulement 4% en France. Ce chiffre cache un monde encore très conservateur, et une problématique peu connue.

En décembre 2016, l'Orchestre national d'Île-de-France achève avec succès sa série de concerts, intitulée «El Fuego latino». A sa tête, une femme, Alondra de la Parra. Elle appartient, avec Marin Aslop ou encore Claire Gibault, à ces trop rares femmes à diriger un orchestre classique. En effet, selon les rapports de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SCAD), elles ne seraient, en France, que 4%, soit 21 femmes pour 586 hommes.

Aucun orchestre classique suisse n'est dirigé par une femme

En Suisse, la situation n'est guère meilleure: comme le démontre le journal *Le Courier*, actuellement, aucun orchestre classique n'est dirigé par une femme, et leur présence à la tête des harmonies ou diverses fanfares reste largement minoritaire. Par ailleurs, l'équivalent suisse

de la SCAD n'existant pas, il n'y a pas de statistiques précises quant à la participation des femmes à la direction d'orchestres ou plus généralement au monde de la musique.

Des traditions (trop) tenaces

L'acceptation des femmes à la tête d'ensembles est, somme toute, très récente. En effet, elle ne débute véritablement qu'à partir de la seconde moitié du XX^e siècle, même si certains orchestres composés exclusivement de femmes voient le jour dès la fin du XIX^e siècle. Et à en croire les chiffres cités précédemment, les mentalités ne semblent guère avoir évolué. La musique est un milieu qui demeure très conservateur, tant par ses membres que par son public. Hyacinthe Ravet, sociologue et auteure du très intéressant ouvrage *Musiciennes: enquête sur les femmes et la musique*, attribue la réticence de nommer des femmes à la tête d'orchestre à plusieurs reproches qui leur sont faits: la probabilité qu'elles tombent enceintes et

qu'elles ne soient donc plus disponibles pour l'orchestre ou encore leur déficit de créativité et de force physique. Mais ce qui manque le plus aux femmes, selon les principaux intéressés, c'est l'autorité.



La cheffe d'orchestre mexicaine Alondra de la Parra.

«Les images traditionnelles du chef comme père de la famille orchestrale, comme autocrate ou dictateur, restent tenaces», écrit Hyacinthe Ravet. Perçu comme le paroxysme de l'autorité au sein d'un orchestre, cette représentation du chef d'orchestre ne colle que peu à celle que l'on attribue aux femmes, à tel point

que certains craignent une «féminisation» de l'orchestre et par là sa dévalorisation. Les mêmes problématiques se retrouvent au sein de l'orchestre. Si, de manière générale, les écoles de musique comptent de plus en plus d'étudiantes et que les femmes sont de plus en plus représentées dans les orchestres, elles accèdent rarement à des postes de soliste, et cela précisément pour les raisons citées plus haut. Dépréciées dans ces postes à responsabilité, aux enjeux matériels et sociaux importants, beaucoup de femmes se tournent alors vers l'enseignement. Nous pouvons toutefois espérer un relatif progrès: au printemps 2018, l'Orchestre de chambre de Lausanne (OCL) et l'Orchestre de la Suisse romande (OSR) accueilleront respectivement les cheffes Simone Young et Marin Aslop, le temps de quelques concerts. Et l'OCL répètera l'expérience au cours du semestre prochain, l'occasion d'assister à un événement encore trop rare: une femme à la baguette. •

Sarah Perdrizat

Passion: tourneuses de disques

CULTURE ÉLECTRONIQUE • Tanua et La Bohème, deux artistes de Suisse romande, ont récemment lancé STATEMENT, un crew composé d'artistes de la région. Les deux femmes racontent leur parcours, la passion qu'elles partagent pour la musique et leur vision de la scène.

Fiona Rody, alias La Bohème, a très vite été plongée dans la musique. A 5 ans, elle commence à chanter dans la chorale que son père dirige et elle continue dans cette voie pendant dix ans. Puis vient l'adolescence et un ras-le-bol du classique; c'est à ce moment qu'elle découvre la musique électronique et commence à mixer. C'était il y a un peu plus de cinq ans. «Mon univers couvre un spectre musical oscillant entre dub techno, acid, break beat et techno industrielle. Ce que le mix m'apporte, c'est d'être hyper curieuse et de découvrir des nouveaux morceaux tous les jours, ce qui est enrichissant. Lorsque je mixe, j'aime principalement faire des *closing*, des fins de soirée. C'est le moment

d'intégrer la scène électronique, j'étais un peu perdue.

«Pour moi, l'ego et les histoires personnelles ne doivent pas prendre le dessus sur la musique et le partage»

Mais j'ai réussi à me créer un petit réseau, ce qui m'a permis de jouer dans plusieurs clubs et festivals en Romandie. Pour moi, l'ego et les histoires personnelles ne doivent pas

qu'à d'autres styles. Concernant la place des femmes dans le milieu, Tania Cruz revient sur ses impressions: «Je pense qu'il y a encore des progrès à faire. Il y a bien assez d'artistes féminines talentueuses pour essayer d'être le plus égalitaire possible, mais parfois, quand je vois certaines programmations sans, ou avec peu de femmes *bookées*, c'est frustrant.»

«Un artiste, c'est un artiste»

Fiona Rody revient quant à elle sur la grande visibilité donnée aux femmes DJ ces dernières années. «Le milieu était réservé aux hommes, le peu de femmes qui étaient là au départ sont restées dans l'ombre. Certaines femmes ont pourtant été des pionnières de la musique électronique, mais sont reconnues seulement maintenant! En tant que femme, on a plus de preuves à faire, on a moins le droit à l'erreur, au risque de croire qu'on n'est pas là pour notre art, mais pour faire la diva derrière les platines. Que les femmes aient plus de visibilité que les hommes n'a aucun sens pour moi; un artiste, c'est un artiste, et qu'il soit de sexe masculin ou féminin passe vraiment au second plan.»

famille. L'idée, c'était de trouver des personnes dans la même situation que nous, d'associer nos forces et nos réseaux, de se promouvoir et s'entraider. Le mot d'ordre est loyauté, envers les autres, mais surtout envers soi-même et sa personnalité musicale», commente Fiona Rody. Pour Tanua: «*Music first*. Ce qui nous intéresse, c'est d'exposer les talents suisses qui osent proposer de la musique différente, qui leur correspond. On s'est toutes rencontrées pour construire ce projet et faire de la musique.» Le *crew* est composé d'artistes, DJs activistes et promotrices de la musique électronique et sa scène locale. «Toutes les filles ont une double voire triple vie ainsi que d'autres projets musicaux que le mix, qu'on va aussi promouvoir avec plaisir.»

L'image des femmes-objets, en décoration derrière les platines

A propos de la composition uniquement féminine du groupe, elles nous rappellent que ce n'est pas une revendication de leur part: «On a pensé d'abord à d'autres filles, car on peut s'y identifier plus facilement. Elles vivaient la même expérience que nous dans ce milieu, et c'est là que nos recherches ont commencé. Après, on n'est pas exclusives. On serait contentes d'avoir un, deux ou plus de garçons dans la *team* sur le long terme.» On peut le dire, les femmes ont plus ou moins acquis leur place dans le milieu *underground*, qui se veut ouvert. Pourtant, il reste encore, dans certains milieux *mainstream* de la musique électronique comme dans certains esprits, l'image des femmes-objets, en décoration derrière les platines, ainsi qu'une hyper sexualisation et un jugement toujours très présents. La mise en avant des femmes DJ comme des artistes à part entière et la non-stigmatisation de leur genre restent donc un enjeu important. •



Soirée Statement004, le 18 novembre 2017, au Bourg à Lausanne. Visuels et photo par Sophie Le Meillour.

auquel il faut réussir à convaincre les gens de rester et de leur donner envie de voyager encore quelques heures avec moi», déclare Fiona.

Une passion internationale

Tanua, de son vrai nom Tania Cruz, a commencé à mixer à 18 ans, lorsqu'elle vivait au Mexique. A 20 ans, elle se rend en Europe pour faire ses études en communication et marketing et, après avoir vécu à Paris, Berlin et Stockholm, elle déménage à Genève en 2012. L'intégration dans le milieu de la musique électronique en Suisse n'a pas toujours été facile pour Tania. «Quand je suis arrivée en Suisse, c'était un vrai challenge

prendre le dessus sur la musique et le partage, et c'était difficile de trouver d'autres personnes avec cette vision. La scène est petite, il est facile de se faire aimer ou détester. Quand j'ai rencontré Fiona, j'ai compris qu'il y avait d'autres personnes qui pensaient comme moi, avec les mêmes envies et besoins. Nous avons tout de suite eu envie de créer quelque chose visant à aider d'autres artistes dans la même optique que la nôtre à percer.» L'artiste a commencé avec des sons des années 1980, puis elle a découvert la musique électronique. Aujourd'hui, ce qu'elle préfère c'est la *chicago house*, mais son style musical touche également à la techno ainsi

Une famille et une certaine vision

Tanua et La Bohème ont co-fondé en juin dernier STATEMENT, un groupe composé de huit artistes de la scène locale. Grise, Gabriela, Kia Mann, Nast, Bowmore ou encore Sunday Morning Ballet Class les rejoignent alors.

«Loyauté, surtout envers soi-même et sa personnalité musicale»

Les deux femmes reviennent sur ce projet: «STATEMENT, c'est notre déclaration, une consécration à rester fidèle à soi-même, une vision, une

Elles donnent le La

SANS COMPROMIS • Saffron Records est le premier label à choisir de signer exclusivement des jeunes femmes. Un des objectifs de la fondatrice est d'offrir à de jeunes artistes féminines un espace propice à la création et à l'épanouissement personnel.

L'industrie musicale peut être un monde sans pitié, d'autant plus quand on a un utérus. Il est en effet très difficile pour de nombreuses femmes de trouver leur place dans ce milieu à majorité masculine sans être cantonnées au rôle de chanteuse pop en lingerie. C'est pour tenter de rectifier cette conception que Laura Lewis-Paul a créé Saffron Records en 2015.

Manque de repères concrets, d'icônes féminines variées

En plus de signer exclusivement des femmes de 16 à 25 ans, le label basé à Bristol s'est fixé pour mission de promouvoir la représentation féminine au sein de l'industrie dans son

ensemble. Au travers de son travail avec les jeunes, Laura Lewis-Paul s'est rendu compte que de nombreuses filles sont très enthousiastes à l'idée de poursuivre une carrière dans la musique, mais qu'elles manquent de repères concrets, d'icônes féminines variées. Forte de ce constat et motivée par l'énergie positive qu'elle rencontre, elle décide alors de créer son propre label, uniquement féminin. Elle souhaite ainsi offrir à de jeunes femmes la possibilité d'être encadrées par des professionnels afin de développer leur propre créativité sans compromettre intégrité ou corps.

Domaines variés

L'activité de Saffron Records se déploie actuellement dans trois directions: tout d'abord, de nombreux stages au sein du label sont proposés, ensuite, un

accompagnement est apporté à une sélection d'artistes sous forme de *masterclass* et de *mentoring* et, enfin, des cours sont organisés au sein des écoles secondaires.

Créer des liens solides entre le pôle de la création et celui de la production

De plus, loin de vouloir seulement former les femmes à se produire sur scène, le label propose aussi des cours dans les domaines du marketing et de la production. Ainsi, Saffron Records contribue à introduire ces jeunes talents dans l'industrie et ainsi à créer des liens solides entre le pôle de la création et

celui de la production. De nombreuses collaborations ont également été mises sur pied, comme avec l'association Bristol Women In Music et des personnalités de la scène musicale, dont Eva Lazarus. Cet encadrement a tout spécialement profité à China Bowls et Rozelle, les deux premières artistes à avoir été signées par le label. Comme le souligne Laura Lewis-Paul, l'objectif de Saffron Records n'est pas d'exclure les hommes, mais bien d'accompagner et de supporter de nombreuses jeunes femmes dans leur début de carrière sans les formater et en leur offrant un environnement sûr dans lequel elles peuvent expérimenter. Et si en plus cela peut faire réfléchir certains quant aux raisons qui rendent la création d'un tel label nécessaire...

Jessica Chautems

Créer, filmer, innover

PORTRAIT • A bientôt 30 ans, l'artiste visuelle Sophie Le Meillour crée des projets toujours plus créatifs les uns que les autres. VJing, dessins, photos ou encore installations innovantes, la Française établie à Genève ne cesse d'évoluer.

C'est en 2008, tout juste arrivée à Genève après un bachelor en communication visuelle à Paris, que Sophie commence la Haute Ecole d'art et de design (HEAD). Puis vient la découverte du VJing, cet art consistant à créer une performance visuelle à travers la vidéo en temps réel. Le tout est par exemple projeté lors de concerts, soirées *clubbing* ou encore

diverses performances artistiques. «J'ai découvert le VJing en arrivant au Zoo de l'Usine à Genève, où j'ai halluciné devant les installations, les lumières et la richesse de la scénographie. Ça m'a donné envie de commencer», explique Sophie Le Meillour. Pour créer ses vidéos, ou d'autres projets, Sophie puise dans son propre imaginaire afin de donner une certaine singularité à ses créations. «J'adore tout ce qui touche à l'univers, à la biologie. Une partie des membres de ma famille sont médecins, donc les images de cellules dans les livres m'ont marquée et inspirée pour mes vidéos. J'aime bien dessiner sans avoir besoin d'électricité, sans problèmes techniques, mais à côté je vais mélanger la vidéo à mes dessins. Je vais, par exemple, jouer avec différents rapports d'échelle pour passer d'une

cellule à un insecte ou une galaxie», précise-t-elle. Concernant la scène romande et plus particulièrement la scène genevoise, il semblerait que le VJing soit bien représenté: «Pour moi, Genève est le berceau de cette activité, c'est l'un des cœurs mondiaux, même. Quand je commence à voyager un peu dans les alentours, je me rends compte qu'il n'y a rien qui se passe au niveau du VJing», ajoute Sophie. C'est de Fribourg qu'elle garde l'un de ses meilleurs souvenirs: «Le club du Mouton Noir, c'était pour moi l'un des meilleurs moments de ma carrière, parce qu'il y avait une ambiance intimiste. Tu es là pour les gens et avec les gens, et c'est génial», se souvient l'artiste.

Une minorité de femmes

Sophie Le Meillour revient également sur les discriminations qu'elle perçoit parfois dans son travail: «C'est un milieu d'hommes, il faut le rappeler. Quand j'ai participé au Mapping Festival de Genève, une collègue VJ de Melbourne

m'a fait remarquer qu'on n'était que deux femmes sur quinze jours de festival. Je me suis alors rendu compte qu'on était peu nombreuses, et que, quand on n'est entourées que de mecs, il faut un peu taper du poing pour se faire entendre ou faire passer ses idées. Parfois, on m'a fait des remarques en me disant que j'étais bookée parce que j'étais une fille. C'est important qu'il y ait des femmes qui soient présentes dans ce milieu qui reste inégalitaire, il faut le mettre en avant, sans pour autant aller chercher le conflit.» Sophie Le Meillour souhaite aussi faire d'autres choses: «J'ai envie d'expérimenter d'autres médiums, de mettre mes dessins en volume, de donner des *workshops* et de collaborer avec des danseurs et des *fashion designers*.» L'artiste a donc différents projets qui l'attendent, désirent s'éloigner quelque peu du VJing non sans garder tout son talent et sa créativité.

Sonia Imseng



Sonia Imseng

La création de demain au féminin

FESTIVAL • Alors qu'aujourd'hui la question des quotas sur la scène culturelle suscite le débat, le festival genevois Les Créatives fait le pari de ne programmer que des artistes femmes depuis 2005. Pari gagné, puisque le public est au rendez-vous, le festival s'étend dans toute la Suisse et de plus en plus de projets portés par des créatives émergent.

Il y a treize ans, Cyrille Schnyder-Masmejan créait un festival 100% féminin et pluridisciplinaire à Onex. Elle était alors prise pour «une dingue, soit totalement ringarde, soit écervelée», selon ses propres termes. Le manque de visibilité des femmes dans la culture était un non-sujet. «Je n'y avais jamais réfléchi, comme la plupart de mes collègues», ajoute-t-elle. Pourtant, cette programmatrice musicale, qui connaissait déjà le milieu culturel comme sa poche après une trentaine d'années d'expérience, a décidé qu'il était temps de réveiller la jeune génération.

Le manque de visibilité des femmes dans la culture était un non-sujet

Elle qui allait en cours pieds nus et ventre à l'air sans qu'aucun homme lui dise rien a vu avec un pincement au cœur les femmes s'effacer pour ne pas subir le regard des hommes. «Au début des années 2000, il y avait une espèce de lissage de la féminité. Certaines femmes étaient d'accord de revenir en arrière sur des décennies de luttes féministes pour l'égalité.» Face à ce constat, Cyrille pousse un coup de gueule et décide de programmer, sur quelques jours, uniquement des

femmes dans la salle des spectacles à Onex dont elle est alors responsable. C'est le meilleur moment pour le faire, puisqu'elle reçoit sur son bureau de plus en plus de projets intéressants portés par des femmes. Son métier étant de sentir l'air du temps, elle décide de transformer le négatif en positif et de mettre en avant des créatrices «qui prennent leur destin en main, qui créent et qui parlent du monde à travers leur identité de femmes».

Offrir des modèles accessibles

Dès le début, le public réagit très positivement; la plupart des spectateurs viennent écouter les concerts en oubliant que ce sont des femmes car, comme le souligne Cyrille: «Ce qui est important, c'est ce qu'elles font artistiquement.» Une équipe se forme pour créer une association, plusieurs institutions soutiennent le projet et, en quelques années, le festival Les Créatives s'étend jusqu'à Genève et ses alentours, puis jusqu'à Bâle et Berne. Cette année, sur les 50 projets artistiques, 26 ont été portés par des Suissesses, et ce choix n'est pas anodin. En effet, selon la fondatrice du festival, le problème de non-visibilité des femmes dans la culture vient en grande partie du manque de modèles d'identification. Si l'on veut davantage de femmes sur scène, il faut que les jeunes filles puissent avoir des modèles, et surtout, «il faut des femmes qui soient accessibles». Le festival Les Créatives



cherche ainsi à mettre en avant des artistes locales et à montrer le processus de création, son côté humain. Le dialogue s'établit entre artistes et public au travers, notamment, de tables rondes. «Ce sont des femmes qui ont envie de communiquer au plus grand nombre, c'est inclusif et c'est cela qui est très important. Si c'est pour prêcher des convaincus, ça ne sert à rien. La force du festival, c'est de réunir la réflexion et le côté fun», explique la directrice. Chacun trouve ainsi son compte sur les dix-sept jours du festival, à haute ou petite dose.

Quotas ou pas quotas?

Si le projet reçoit généralement un écho très positif, il n'évite pas pour autant le débat brûlant des quotas. L'association Helvetiarockt, qui soutient activement la relève féminine dans le jazz, la pop et le rock, revenait l'été dernier sur le manque de femmes invitées dans les festivals. Faut-il imposer aux programmeurs des quotas pour garantir une bonne représentativité des artistes femmes dans le milieu? A l'heure actuelle, l'idée ne fait pas que des adeptes, mais pour Anne-Claire Adet, l'une des programmatrices du festival et anciennement étudiante en Relations internationales, il faut passer par là: «Ça fait des années que des femmes essaient d'avoir un peu d'égalité, mais on n'y arrive pas. Alors oui, d'un point de vue philosophique, faire des quotas c'est moche, mais d'un point de vue pratique on n'a pas d'alternative.» Avec Les Créatives, il n'est pourtant pas question

d'un quota, mais bien d'une exclusivité, que Cyrille Schnyder-Masmejan explique par la richesse de la production féminine: «Il y a déjà beaucoup de femmes à qui on doit donner la parole et qui ne l'ont pas tout au long de l'année. Tant qu'il y aura ces inégalités et des femmes à promouvoir, je pense que le festival restera 100% féminin.» Il n'est pourtant jamais question d'être exclu. Ce sont certes uniquement des femmes qui sont programmées aux Créatives, mais dans l'équipe d'organisation et parmi les bénévoles, les hommes sont bien présents. Finalement, ce festival est avant tout une occasion de mettre en avant la création féminine d'aujourd'hui pour que des programmeurs puissent à leur tour découvrir des talents féminins qu'ils n'auraient pas forcément programmés. Avec les mots de la fondatrice du festival, l'intention devient limpide: «C'est comme dans tous les festivals. Si on veut découvrir de nouveaux artistes de reggae, on va aller dans un festival où on va en voir plein, mais ça ne veut pas dire que ces artistes ne pourront pas jouer ailleurs que dans un festival de reggae. Dans un festival de théâtre, c'est la même chose, je vais voir le meilleur de la scène actuelle en théâtre pour pouvoir en programmer.» Et ça tombe bien, aux Créatives c'est le meilleur de la scène féminine que l'on peut découvrir! •

Cléa Masserey

www.lescreatives.ch



L'artiste hip-hop Muthoni Drummer Queen, pendant son concert au Festival Les Créatives 2017.

Queen B's feminism

CONTROVERSE • Projeté sur le devant de la scène par plusieurs stars de la chanson, le concept de «féminisme» se popularise. Mais au-delà de la volonté d'arriver à l'égalité hommes-femmes, quelle vision de la féminité reflète ce féminisme, et quelles critiques cela soulève-t-il? Décryptage.

«*Feminist: a person who believes in the social, political and economical equality of the sexes.*» En insérant en 2013 dans sa chanson «Flawless» cet extrait d'un discours de l'écrivaine Chimamanda Ngozi Adichie, puis en affichant le mot «*Feminist*» en lettres lumineuses géantes lors des MTV VMAs de 2014, la chanteuse Beyoncé est devenue la figure de proue d'un ensemble de stars de la chanson qui se sont, ces dernières années, proclamées féministes. Du fait de leur popularité, ce mot a acquis une visibilité nouvelle: tout d'abord auprès de leurs fans, qui à notre époque ne se contentent plus seulement de consommer leur production artistique, et suivent leur vie

question de savoir quels sont les enjeux et les moyens pour parvenir à l'égalité. Et la prise de position de ces chanteuses, dont les opinions et le comportement peuvent avoir une grande influence sur la construction identitaire des jeunes filles qui les prennent pour modèles, n'attire la lumière que sur le courant auquel elles peuvent être apparentées, laissant les autres dans l'ombre.

L'hypothèse de l'objectification

Deux éléments sont récurrents dans la manière de se mettre en scène de ces stars. Le premier, la sexualisation, est très critiqué: si le fait que des femmes puissent affirmer ouvertement leur sexualité constitue indéniablement une

domination masculine. Particulièrement poussé chez nombre de chanteuses *mainstream*, et ce de manière quasi hégémonique, il constitue le deuxième élément récurrent.

Arborer les codes de la beauté féminine comme un choix totalement libre

Prenant une position typique du courant féministe libéral, et s'opposant ainsi aux thèses radicales, nombre de pop stars revendiquent le fait d'arborer les codes de la beauté féminine comme un choix totalement libre. Mais le fait qu'aujourd'hui l'industrie musicale soit phallo-centrée, miroir d'une culture inégalitaire, et que l'image y joue un rôle crucial, laisse songeur quant à cette idée libérale que les femmes qui y travaillent ne reproduisent pas d'impératifs patriarcaux relatifs à leur apparence.

Un débat ravivé

Quoi qu'il en soit, la prise de position féministe de ces chanteuses a le mérite de relancer le débat quant aux enjeux du féminisme, et par là à comment on se représente l'égalité et le fait d'être de sexe féminin ou masculin. Avec les réseaux sociaux, les blogs, YouTube, les médias en ligne, nombre de personnes prennent part au débat à une certaine échelle. Ainsi les critiques, bien que très minoritaires, du féminisme pop actuellement sous les projecteurs et de sa vision de la féminité, trouvent une caisse de résonance et se multiplient. Et atteignent même le *show-business*, comme en témoigne la décision de la chanteuse Alicia Keys de cesser de se maquiller. •



Beyoncé performant «Sweet Dreams» aux EMA 2009.

via les réseaux sociaux. Mais aussi auprès de toute personne ayant l'occasion de les entendre à la radio, de visionner leurs clips à la télévision ou sur YouTube, ou de voir de la publicité de marques auxquelles les célébrités s'associent.

Un risque d'invisibilisation

Toutefois, la popularisation de ce mouvement politique cache un risque d'invisibilisation. En effet, si la définition du féminisme reprise par Beyoncé fait l'objet d'un large consensus, il faut garder à l'esprit qu'il n'y a pas un mais plusieurs courants féministes, déchirés par la

avancée, certains dénoncent un excès, craignant que l'image de la femme en vienne à se réduire au sexe. Or, certaines féministes du courant radical, comme la chercheuse Sheila Jeffreys avec son livre *Beauty and Misogyny*, déplacent la focale du débat en critiquant non pas l'affirmation de la sexualité, mais l'objectification, c'est-à-dire le fait de devoir utiliser son corps comme un objet pour être socialement acceptée et potentiellement désirable. En effet, d'après les radicales, le travail de l'apparence le plus invasif (épilation, maquillage, chirurgie esthétique, port de talons, régimes, retouche des images...) serait quasi exclusivement féminin car dû à cette objectification, qui découlerait de la

Egales?

Les classements et festivals de l'industrie musicale *mainstream* ont encore des efforts à fournir en matière de représentativité. Petit aperçu en chiffres.

Quand on parle de sous-représentation des femmes, on pense immédiatement à la sphère politique, aux métiers considérés comme «masculins», ou encore aux postes dirigeants dans les entreprises. Mais l'industrie musicale n'est de loin pas en reste.

Parmi les nombreux exemples du manque de reconnaissance des artistes féminines, le célèbre et incontesté Rock&Roll Hall of Fame, qui depuis 1986 recense les membres du «Panthéon du rock», semble avoir de la peine à élire des déesses. Parmi les **317** lauréats de l'institution américaine, on ne trouve que **43** musiciennes, dont seulement **18** en carrière solo (les autres faisant partie de groupes mixtes). Et la situation ne va pas en s'améliorant; en 2017, une seule femme, Joan Baez, a été intronisée, et en 2016, ils n'étaient que des hommes.

L'univers des festivals est un autre domaine où l'on observe cette tendance. Une rédactrice du site sheknows.com s'est amusée en 2015 à supprimer les artistes et groupes uniquement masculins des affiches de grands festivals comme Coachella ou Lollapalooza, et le résultat est édifiant: au moins les trois quarts de la programmation disparaissent. Mais pas besoin d'aller jusque dans un désert californien pour en prendre conscience, se rendre sur la Plaine de l'Asse suffit. En 2017, Paléo présentait **97** artistes ou groupes, dont **12** mixtes, et seulement **12** femmes solo, soit **12,4%** de la programmation. La sous-représentation féminine s'accroît quand on s'intéresse aux têtes d'affiche; durant les 6 jours du festival, la Grande Scène n'a été investie que deux fois par des artistes féminines solo.

Ces deux exemples suffisent pour mettre en évidence le fait qu'en matière d'égalité dans la représentation, l'industrie musicale *mainstream* – c'est-à-dire celle qui touche le plus de monde – a encore du chemin à faire. Cela va sans dire que du côté des artistes LGBTQ+, le déséquilibre est encore plus frappant. •

Lighea Ardia

Ophélie Schaerer



Voir le savoir

VULGARISATION • Ça parle relativité générale et théorie de l'évolution, ça questionne le libre-arbitre, ça explique la conjecture de Poincaré et ce en quelques minutes. Simples passionnés ou chercheurs scientifiques, les vulgarisateurs sur YouTube s'engagent à apporter la connaissance à tous. Pourquoi engrangent-ils autant de vues?

Crashcourse, *e-penser*, *Mr Phi*, les chaînes de vulgarisation existent depuis peu, mais touchent à tout. De l'histoire à la physique, de la biologie à la philosophie, les sujets les plus divers sont traités en vidéo par des chercheurs et passionnés de technique à la joie des *viewers*. Cependant, la vulgarisation d'idées et de concepts n'est pas nouvelle. De nombreux youtubeurs possédaient déjà un blog. Quand ils se sont tournés vers la vidéo, ils ont découvert des possibilités que d'autres formats ne proposaient pas. A la simple explication du sujet, la vidéo a ajouté une dimension de mise en scène. Ce passage à la vidéo s'est inscrit dans une volonté d'attirer les internautes vers des sujets qui, expliqués par écrit, sembleraient secs, mais qui, mis en vidéo, se révèlent passionnants. De plus, la plate-forme YouTube procure une plus grande visibilité, ce qui est important pour un distributeur de contenu. Pour les vulgarisateurs adeptes du blog, publier des vidéos signifie parfois des vues multipliées au centuple. A chaque épisode, les vulgarisateurs fidélisent leur public, attiré par le style particulier des vidéos. Ainsi, telle *SciShow* avec ses 4,5 millions d'abonnés, certaines chaînes abritent d'importantes communautés vivantes et actives au travers de leurs commentaires, partages et interactions avec les vulgarisateurs.

L'enseignement de YouTube

La vidéo a aussi commencé à percer dans le monde de l'enseignement. Il y a cinq ans, de nombreuses universités, dont l'EPFL, ont lancé en grande pompe les *MOOCs*, des cours en ligne consistant principalement en des vidéos suivies d'exercices. Pourtant, malgré un même format, des différences sont notables. A travers ces *MOOCs* donnés par des spécialistes, le *viewer* ressent un

rapport hiérarchique élève-professeur inexistant dans les vidéos de vulgarisation, construites sur une relation d'égal à égal, où l'usage d'un vocabulaire spécifique et de formules compliquées est abandonné en faveur de l'explication des concepts et d'analogies simples. Cette nuance capitale pour les *viewers* explique en grande partie le succès de ces chaînes. Ainsi, alors que certaines vidéos d'*e-penser*, le vulgarisateur francophone le plus vu, dépassent le million de vues, les *MOOCs* francophones les plus populaires peinent à passer la barre

La réputation de YouTube

Comparées à une vision du savoir vertical, bâti sur de fortes fondations, les plates-formes de vidéos présentent une structure organique, semblable au monde de la recherche. Les vulgarisateurs combinent des sujets et se citent les uns les autres. Les algorithmes de YouTube font des connexions inattendues entre les sujets, les internautes sautant de vidéo en vidéo selon leur envie. Dans les pays francophones, une fraction importante des youtubeurs scientifiques sont des chercheurs ou ont des thèses, ce qui leur confère une légitimité

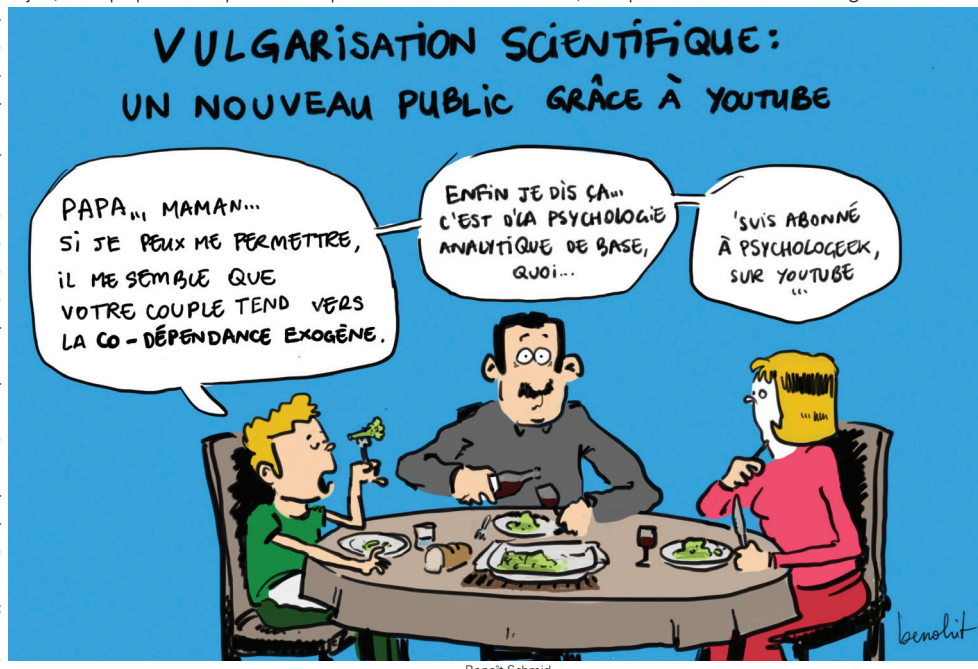
ils se promeuvent entre eux. De plus, les productions de certaines chaînes sont jugées de qualité suffisamment élevée pour être intégrées à des cours. Aux Etats-Unis, par exemple, certaines vidéos de *Crashcourse*, une chaîne vulgarisant des domaines divers, sont ainsi volontiers utilisées par les professeurs.

L'avenir de YouTube

L'avenir de la vulgarisation n'est pas assuré. Tous les youtubeurs s'y lancent en tant que hobby, mais pour les plus connus la question d'en vivre se pose rapidement. Seules les chaînes au million et plus d'abonnés arrivent à être bénéficiaires, bien que les rentrées d'argent des publicités et des dons soient rarement suffisantes pour en faire son métier. En conséquence, les youtubeurs diversifient leur activité en donnant des conférences ou en sortant un livre, mais au vu de la taille du public touché, certaines chaînes atteignant les millions d'abonnés, une même question revient: «Comment aider les youtubeurs à continuer à informer autant de gens?» demande Lê Nguoang. Deux tendances sur YouTube peuvent ainsi être observées. «D'un côté, il y a la professionnalisation sur la qualité des productions,

mais aussi sur les moyens, les effets spéciaux. D'un autre côté, une des choses qui a le plus intéressé les internautes fut la spontanéité», remarque Olivier Glassey. Le défi des prochaines années consistera à améliorer la qualité de production tout en gardant ce lien direct avec l'internaute qui en a fait son attrait premier. •

Alexandre Jewell



des dix mille inscrits. Une différence de vues qui masque une grande complémentarité. «Le but n'est pas de faire retenir des choses et que les gens apprennent. On veut changer la perception de notre domaine par le public, que les gens soient intrigués. On n'est pas là pour enseigner», explique ainsi Lê Nguoang, fondateur de la chaîne scientifique *Science4All*. Dès lors, les vidéos de vulgarisation s'inscrivent dans une volonté de familiarisation avec de nouveaux sujets, par opposition aux *MOOCs* cherchant un enseignement applicable au travers d'exercices et rapportables sur le CV.

mité importante. «La plupart des personnes qui ont une certaine réputation sont reconnues par le monde scientifique et sont en dialogue avec eux. Ce ne sont pas des inconnus complets», informe Olivier Glassey, chercheur en sciences sociales à l'Unil.

«Ce ne sont pas des inconnus complets»

Toutefois, une légitimité académique ne fait pas tout et l'adoption par les pairs se retrouve dans les collaborations et dans la façon dont

Venise, c'est fini

NAUFRAGE • Comme Londres ou Tokyo, Venise fera partie des premières victimes parmi les villes condamnées par la montée générale des eaux. Malgré les mesures mises en place pour la sauver, l'effondrement de la cité des gondoles est inéluctable.

«La question n'est pas de savoir si cela arrivera, mais simplement quand»: telles étaient les paroles de l'UNESCO en 2010 à propos de la cité italienne vouée à disparaître un jour sous les eaux. Bien que les causes de ce phénomène soient nombreuses, c'est bel et bien la main de l'homme qui précipitera la chute de la Sérénissime. Dès sa construction, la ville a dû faire face à l'*acqua alta*, une période

annuelle d'inondations liées aux fortes marées. Mais depuis quelques décennies, ce phénomène s'est largement amplifié. Cela est dû en grande partie à la fonte des calottes glaciaires liée au réchauffement climatique, ce qui engendre une montée du niveau des mers actuellement estimée entre 2 et 3 millimètres par an. Mais ce n'est pas tout. A cela s'ajoute l'affaissement des sols et les dégâts provoqués par le passage des paquebots dans la lagune. L'accumulation de ces éléments menace la cité bâtie sur pilotis et finira inéluctablement par provoquer l'effondrement de son centre historique.

Eviter l'inévitable

La mairie de Venise a élaboré le projet «MOSE», destiné à contrôler la

montée des eaux au sein des trois entrées maritimes de la lagune. 78 immenses digues mobiles avec commandes à distance pourraient ainsi repousser des marées allant jusqu'à 3 mètres de haut, isolant Venise et ses îles voisines pendant quelques heures. «Venise sera protégée des grandes inondations pendant au moins un siècle, même en tenant compte d'un relèvement du niveau de l'Adriatique, soit 60 centimètres dans l'hypothèse la plus pessimiste», déclarait le président du consortium Mauro Fabris lors du lancement en 2013. Ce projet à 5,5 milliards d'euros possède donc une date de péremption. Une dépense vide de sens aux yeux de nombreux habitants jugeant que ce projet hors de prix ne fait que repousser l'échéance fatidique. Le

moment venu, il sera indispensable de déplacer la population, ce qui demandera également une somme astronomique. Si le sauvetage des individus de Venise est évident, qu'en est-il de son patrimoine si précieux? L'EPFL et l'Université Ca'Foscari de Venise développent actuellement le projet «Venice Time Machine», consistant à digitaliser l'ensemble des archives vénitiennes afin d'en faire une carte 4D. Cette machine à remonter le temps permettra de se promener virtuellement dans la ville et de rencontrer les Vénitiens des siècles précédents. Peut-être un moyen d'immortaliser la Venise actuelle pour les générations futures. •

Judith Marchal



Sida: vers la fin de la stigmatisation?

VIH • Alors qu'il est aujourd'hui possible pour une personne séropositive VIH de ne pas contracter le Sida et d'avoir une vie sexuelle sans obstacle, la stigmatisation et le poids social du diagnostic restent très lourds. Eclairage.

Aujourd'hui, le traitement du VIH a grandement amélioré la vie des personnes ayant contracté le virus. En effet, si l'infection VIH a longtemps été considérée comme une condamnation à mort, la découverte de la trithérapie, combinaison de trois antirétroviraux, a complètement changé la donne. Elle a augmenté l'espérance de vie des personnes séropositives, désormais proche de celle des personnes séronégatives. Néanmoins, il s'agit d'un traitement à vie, et il n'est pas curatif. La recherche a donc encore du chemin à faire. Il présente cependant des avantages conséquents: les patients sont asymptomatiques, et le virus n'est plus détectable dans le sang. C'est d'une importance majeure: les rapports non protégés ainsi que la grossesse sont désormais possibles, sans risque pour les partenaires ou pour les enfants. Il reste donc très peu d'entraves physiques pour une personne atteinte du VIH; on ne peut

pourtant pas en dire autant du poids social et, par extension, psychologique, que représente le virus. En effet, selon le Dr Matthias Cavassini, médecin adjoint du Service des maladies infectieuses du CHUV, «beaucoup de progrès restent encore à faire de ce côté-là».

Un lourd secret

En effet, la représentation d'une personne séropositive VIH dans l'imaginaire collectif ne correspond pas à ce qu'elle est: une personne devant certes suivre un traitement, mais pouvant vivre sans obstacle particulier dû à sa maladie. La société n'a pas encore pris conscience que le virus ne représente plus une sentence de mort et de douleur pour le patient ou pour ses proches. Pour cette raison, la grande majorité des personnes séropositives préfèrent cacher le diagnostic: selon le Dr Cavassini, «les patients disent ne pas vouloir inquiéter leurs proches et ont

surtout peur que leur regard sur eux change». Ce secret qui entoure le diagnostic est une réaction à la stigmatisation, de fait, encore bien réelle. En effet, un grand nombre d'idées reçues persistent. Certains pensent encore qu'on peut «attraper le Sida» par un baiser ou par le toucher; les personnes séropositives peuvent alors faire face à des comportements distants, à des regards lourds de sens, traduisant l'inquiétude et l'interrogation face à la maladie. De tout cela découle la peur d'être isolé et rejeté, et donc l'envie de cacher la réalité.

La peur d'être isolé et rejeté

Le tabou dont fait l'objet le VIH est d'abord celui de ses modes de transmission les plus connus: la sexualité et l'injection de drogues. Les personnes séropositives sont donc perçues comme responsables de leur

maladie, cela amenant un sentiment de culpabilité. L'idée erronée qu'elles ont manqué de prudence et que la faute leur incombe persiste. Pour ces raisons, le poids psychologique du diagnostic du VIH reste particulièrement lourd, malgré des conditions de vie amplement améliorées par les possibilités de traitement. Il est aujourd'hui nécessaire de prendre conscience des origines de cette stigmatisation: des idées reçues, des valeurs caduques. Ceci afin de réaliser qu'elle ne repose sur aucun fait concret et de permettre ainsi aux personnes séropositives de (re)vivre, sans entrave, tel qu'il devrait aujourd'hui leur être possible de le faire. •

Maurane Chollet

Twitter, nouvelle arène politique

DÉBAT • Il semble que Twitter soit devenu le lieu privilégié du débat politique. Cela marque-t-il un renouveau dans la stratégie de communication des politiciens? Quels impacts sur la vie publique a réellement la *tweetosphere*?

À l'heure où une partie de l'opinion publique se demande si Trump a gagné son élection grâce aux réseaux sociaux, la question de leur pouvoir sur la vie politique semble capitale. Ce que l'on peut en tout cas dire de l'affaire Trump est que les dirigeants de Twitter ont été entendus en novembre devant le Congrès américain. Ils ont été accusés de ne pas avoir régulé des messages publicitaires favorisant l'élection de l'actuel président. Ces contenus auraient été vus par près de 126 millions d'Américains, ce qui atteste bien de l'ampleur que peuvent avoir les médias sociaux.

Usage politique de Twitter

La plate-forme, qui fonctionne sur le principe d'un nombre limité de caractères par *tweet*, pousse à la phrase spontanée, courte et poignante. Friands de ce type de langage, les politiciens n'ont pas tardé à utiliser cette spécificité à leur avantage.

Donner plus d'ampleur à une mobilisation

Ils mobilisent en outre le *hashtag*, qui est utilisé comme signe d'adhésion à une opinion souvent contestataire. Il permet de donner plus d'ampleur à une mobilisation, qu'elle soit politique ou non; on pense notamment au phénomène récent «#balancetonporc» et «#metoo», qui dénoncent les agressions sexuelles. Mais, interagir sur un



Donald J. Trump @realDonaldTrump · 18 nov.

Crooked Hillary Clinton is the worst (and biggest) loser of all time. She just can't stop, which is so good for the Republican Party. Hillary, get on with your life and give it another try in three years!

À l'origine en anglais

79 k 51 k 190 k

Ada Marra a retweeté



Ada Marra @ada_marra · 19 nov.

Donc pour les blancs, dans l'ordre:

1. Les noirs on s'en fout. Qu'ils meurent dans nos mers. 2. Les arabes nous font peur et faut vraiment s'en méfier ce sont des terroristes 3. Les asiatiques ils sont pas comme nous. Ils vont tous nous racheter. Non, non, l'Europe se porte bien

3 1 13

fur et à mesure qu'ils gagnent des galons dans la vie politique, leur communication devient beaucoup plus contrôlée. Aussi, parce que Twitter permet des campagnes à moindre coût, on imaginerait que ce sont les petits partis qui utilisent davantage le réseau. En fait, c'est plutôt l'inverse qui se produit. Les plus assidus sont les partis, ainsi que les candidats, ayant déjà une popularité acquise en dehors de la sphère digitale. La présence des politiciens et leur stratégie sur les réseaux ne dépendent donc, principalement, que de leur popularité *offline*.

Une communication renouvelée?

De facto, sur les pages Twitter des politiciens très actifs, on observe une réutilisation des codes de la communication politique classique. Ce qu'on appelle en politique la «campagne négative» a par exemple une place

un problème et/ou des responsables, puis on propose de changer l'ordre des choses en trouvant une solution. Ainsi, le dispositif Twitter n'est ni le lieu d'un renversement des modalités discursives ni celui d'un véritable échange entre représentants et représentés.

Résonance du réseau

Faire campagne sur Internet, est-ce donc efficace? Pour Jamil Dahklia cela reste difficile à prouver. Il y a plutôt pour lui «une continuité entre le *offline* et le *online*». Aussi faut-il être conscient qu'il est difficile pour les organisations politiques de diffuser en ligne des messages vers un auditoire qui ne s'y attend pas. En effet, ce sont surtout à des publics spécifiques que s'adressent les politiciens sur Internet, ceux qui cherchent à se renseigner. Pourtant, pour le professeur, «on ne peut pas nier qu'il y a un impact des réseaux sociaux dans un certain nombre de mouvements». Selon lui, la rapidité mais aussi la résonance permise par Twitter est cruciale, car «l'opinion publique internationale peut peser sur une protestation sociale et même sur la résolution d'un conflit». Reste à savoir s'il faut faire confiance à cette opinion publique visiblement très malléable... •

Mélanie Barbosa Lourenço



Emmanuel Macron @EmmanuelMacron · 15 oct.

La société change : je vais vous armer pour trouver votre place dans ce changement, plutôt que de prétendre vous protéger contre lui.

125 678 1,8 k

tel réseau est également, à priori, la promesse d'une proximité plus forte entre candidats et électeurs. Pourtant, selon Jamil Dahklia, professeur en sciences de l'information et de la communication à Paris III, ce n'est pas toujours le cas: «Ceux qui ont le moins de pouvoir ont tendance à utiliser les réseaux sociaux de manière plus spontanée, plus personnelle. Et au

essentielle sur Twitter. Ce stratagème consiste à dépeindre négativement un parti ou un candidat afin d'améliorer sa propre image. En effet, selon Jamil Dahklia, les pratiques du réseau «encouragent à la polémique ou en tout cas à l'interpellation». Par ailleurs, la forme binaire des *tweets* est aussi reprise de la rhétorique politique classique. On dénonce d'abord



Tsépakoi

As far as the eye can see

Dans le souci de vous divertir avec une information quelque peu scientifique, nous allons répondre à la question qui vous brûle les lèvres depuis toujours (ou peut-être pas): pourquoi la mer est-elle bleue? En effet, c'est une question qui a souvent été soulevée et à laquelle une réponse relativement simpliste est parfois accordée: le ciel donnerait sa couleur à l'eau. Pourtant, il est estimé que la couleur du ciel ne contribue qu'à environ 2% de la teinte des océans! Si les grandes étendues d'eau nous apparaissent le plus souvent bleues, c'est en fait surtout grâce au phénomène de réfraction de la lumière venue du soleil (qui se trouve bel et bien dans le ciel). Les rayons de lumière, contenant toutes les couleurs du spectre, pénètrent dans la mer, qui à son tour retient toutes les nuances sauf celle qui est rediffusée jusqu'à nos yeux. L'absorption dépend du type de molécule: les particules d'eau sont particulièrement enclines à englober les ondes des couleurs à basse fréquence, comme le rouge ou l'orange, et à faire ressortir celles à haute fréquence comme le bleu. Ce phénomène dépend également de la profondeur, car, plus il y a de particules d'eau, plus l'océan semblera bleu. C'est pour cela que l'eau sur les plages apparaît parfois turquoise ou verte: moins nombreuses, les molécules d'eau laissent également ressortir un peu de vert. Mais pourquoi la mer n'est-elle pas de la même couleur partout? Par exemple, en Bretagne, l'eau est plus verte qu'ailleurs: ceci est dû à la richesse de phytoplancton sur les côtes. En effet, certains fonds marins sont tapis d'algues ou de coraux qui modifient notre perception de la mer. Les algues y donneront une teinte plutôt verte et les coraux des nuances roses, voire rouges. Voilà, vous êtes prêts à vous jeter à l'eau pour être le biologiste attiré au prochain apéro! •

Noémie Licini

Hello from the other side

RENAICENDRES • Pour son dernier numéro de l'année, *L'auditoire* s'intéresse à un sujet tabou: la mort, et plus précisément sa matérialité. Que peut-on faire d'un corps après la mort? Quelles options existe-t-il, outre les méthodes traditionnelles? De nouvelles techniques ne cessent d'apparaître. Panorama d'un (après-)monde de possibilités.

Prendre racine

Pour un authentique retour à la nature, plusieurs méthodes écologiques sont disponibles. La société Coeio propose par exemple un costume entièrement biodégradable contenant des champignons et d'autres micro-organismes qui aident au processus de décomposition, neutralisent les toxines présentes dans le corps et récupèrent les nutriments afin d'alimenter les végétaux alentour. Il suffit d'acheter le costume afin d'être, en temps voulu, enterré dans celui-ci, avec la possibilité d'avoir ou non un cercueil, lui aussi biodégradable. Si l'idée d'avoir le rôle de compost ne paraît pas assez symbolique, Capsula Mundi a développé une capsule biodégradable en forme d'œuf, capable d'abriter un corps ou des cendres. Celle-ci est ensuite placée sous terre et un arbre planté juste au-dessus; il peut alors puiser tous les nutriments nécessaires à sa croissance grâce à ses racines. De quoi changer l'allure des cimetières et les rendre un peu plus verts. •



Capsula Mundi

Un périple à glacer le sang

À vis aux frileux: s'abstenir! Pour ceux qui ont foi en la médecine et ses futurs progrès et qui ont des désirs d'éternité, la cryogénisation permet de conserver des corps à une température très froide pour une durée indéterminée. La procédure reste onéreuse, mais, pour les intéressés à qui le budget ferait défaut, il est également possible de ne congeler que sa tête. Pour ceux que la résurrection n'intéresse pas et qui n'ont pas froid aux yeux, la promesse représente un parfait compromis. Le corps est passé sous un flux d'azote liquide d'une température de -196°C et se solidifie, devenant alors extrêmement fragile et cassant. Ce sont ensuite des vibrations ultrasoniques qui transforment le corps en poussière, que la famille est libre de garder ou d'enterrer selon ses souhaits. Une solution rafraîchissante! •

Si, dans notre société, on a pendant longtemps Seu pour habitude d'enterrer les morts, cela commence à devenir problématique. En effet, la place dans les cimetières manque, et cette pratique a des conséquences non négligeables pour l'environnement: lorsque les morts sont embaumés, leur sang est remplacé par des produits chimiques (parfois toxiques) qui souillent la terre. C'est sans parler de la crémation, qui demande de grandes quantités d'énergie pour brûler les corps et qui dégage en outre de nombreux gaz nocifs. Face à cela, de plus en plus de recherches sont menées pour trouver des solutions alternatives, parfois surprenantes. Si celles-ci ne sont pas toutes accessibles, tant au niveau financier que légal, elles méritent tout de même d'être signalées. Prenez votre temps et faites votre choix, il y en a pour tous les goûts et tous les budgets! •

Lauréane Badoux et Valentine Michel

Le don de soi

Alors que certains se basent sur leur conscience écologique en ce qui concerne tant leur vie que leur mort, d'autres préfèrent utiliser leur corps à des fins éducatives. Ainsi, de plus en plus de personnes font le choix de donner leur corps à la science, notamment afin de former les médecins de demain et de perfectionner les techniques de ceux d'aujourd'hui. Pour les personnes qui souhaitent allier éducation et gloire, une autre forme de don existe: offrir son corps à un centre de plastination, afin de finir exposé dans un musée ou une exposition comme *Body Worlds* (par ailleurs de passage à Genève jusqu'en janvier 2018). En effet, la plastination est un procédé qui permet de conserver les corps en remplaçant les liquides organiques par du silicone, et de les positionner de la manière souhaitée. Il est ainsi possible d'observer organes et muscles dans leur élément plus ou moins naturel. C'est ce qu'on appelle se mettre au service de la communauté. •

Body Worlds



Retour aux sources

Cette option est relativement illégale. Toutefois, Celle offre les avantages d'être peu coûteuse et *eco-friendly*. Elle, c'est l'hydrolyse alcaline, et la procédure est plutôt simple: le corps est immergé dans une eau très chaude contenant une base forte, qui dissout les chairs et les liquéfie en moins de trois heures. La solution obtenue (un liquide verdâtre) peut ensuite être directement évacuée dans les égouts, tandis que les restes osseux sont broyés avant d'être remis à la famille; les éventuels métaux (prothèses, plombages,...) ressortent indemnes et partent au recyclage. Ecologiquement parlant, cette option nécessite entre sept et dix fois moins d'énergie que l'incinération et produit moins de gaz à effet de serre. Mais seuls huit centres aux Etats-Unis la pratiquent, les places sont donc limitées. •

Eternal Reefs



Vers l'infini et au-delà

Contrairement à l'opinion commune, la crémation ne représente pas nécessairement l'étape finale. Effectivement, une toute nouvelle industrie semble se développer et des *start-up* n'ont de cesse d'innover et de proposer des voyages toujours plus exaltants pour les cendres. Celestis, par exemple, offre la chance à certains privilégiés de s'envoler pour un aller simple vers les étoiles ou même la Lune, c'est selon (entre 5'000 et 12'000 dollars le billet). Si un tel éloignement effraie, il est aussi possible de se voir intégré à un feu d'artifice. Les amateurs de fonds marins ne sont pas en reste non plus: Eternal Reefs propose (dès 4'000 dollars) d'intégrer les cendres au sein de récifs de corail artificiels. Et pour ceux qui préfèrent garder les pieds sur Terre, il est possible d'être transformé en crayon gris ou, pour les amateurs de luxe, en diamant (pour la modique somme de 25'000 dollars pour une pierre de taille respectable). Un marché qui, contre toute attente, semble très lucratif. A bon entendre... •



Enquête «Comment allez-vous?» Bilan:

L'enquête s'est terminée le mercredi 29 novembre 2017 après plus de 3 semaines d'appels auprès des étudiant.e.s en première année à l'Université de Lausanne. La Fédération des associations d'étudiant.e.s de l'Unil (FAE) remercie les 20 téléphonistes d'avoir été présent.e.s chaque soir pour répondre aux questions des nouveaux/elles arrivant.e.s à l'Unil et de leur avoir permis de s'exprimer sur leurs débuts dans ce tout nouvel environnement. La FAE tient également à remercier les 1'129 étudiant.e.s qui ont répondu à leurs questions, le taux de réponse enregistré s'élevant à 42% pour cette édition.

Pour qui souhaite connaître le nombre d'heures de travail des nouveaux/elles étudiant.e.s par semaine, leurs conditions de logement, leur état de santé, les réseaux sociaux qu'ils/elles utilisent, et bien plus encore, rendez-vous sur le site du Service d'orientation et carrières (SOC) au printemps prochain où toutes ces informations vous seront dévoilées. •

Anouschka Hofmann



C'est Noël, donne ton sang!

Ton geste peut sauver des vies! On t'attend le 12 décembre à l'Anthropole, et les 13 et 14 décembre à l'Amphipôle entre 10h et 17h. Attention, les critères d'aptitude au don du sang sont nombreux:

- Bon état de santé
- Poids d'au moins 50 kg
- Age entre 18 et 60 ans (75 ans pour les donateurs réguliers)
- Pas de situation à risque (drogue, nouveaux partenaires sexuels ou partenaires multiples)
- Délai d'attente après un séjour dans un pays à risque

Et d'autres critères encore à vérifier sur: <https://www.blutspende.ch/fr/>

L'association d'étudiant-e-s en médecine Marrow Lausanne sera également présente et vous informera sur le don de cellules souches du sang dans le cadre de la lutte contre la leucémie. Elle vous donnera la possibilité de vous inscrire dans le registre mondial de donateurs/euses. Plus d'informations sur <https://www.facebook.com/marrowlausanne/> •

Pauline Mottet

Cent-cinquante litres

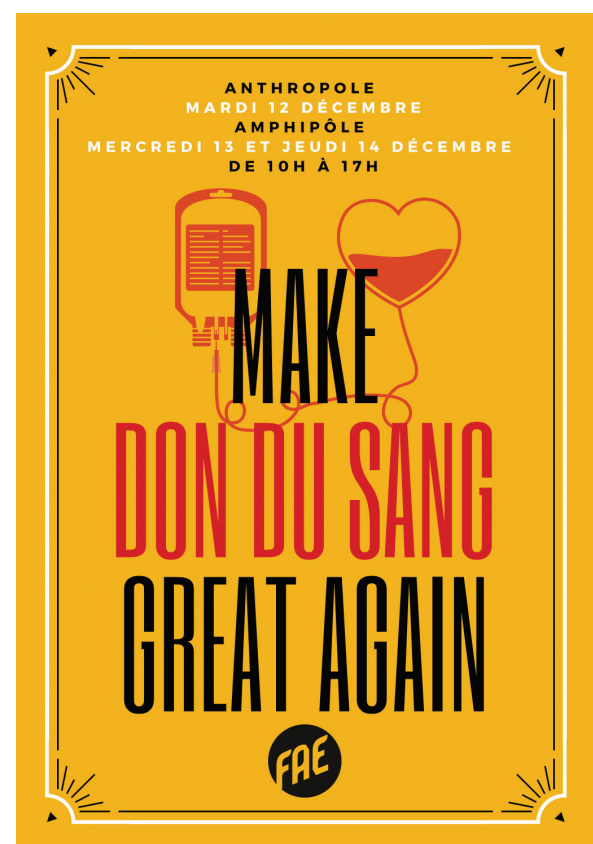
*Ô mon incroyable vin chaud!
Toi qui me remplis de bonheur
Et qui me rends un peu planeur
Lorsque le temps n'est pas beau*

*Lorsque l'hiver pointe le bout de son nez
Qu'arrivent Noël et ses interminables repas
Que les examens approchent à trop grands pas
Bref, tous ces malheurs nous donnant envie de pleurer*

*Bravons ensemble la tempête et le froid
Retrouvons-nous malgré ce temps un petit moment
Et oublions tous nos malheurs, ne serait-ce qu'un instant
Ô le vin chaud, tu es notre sauveur, notre roi!*

*Amis étudiants, venez le déguster
Ce vin chaud si doux et savoureux
Pour, durant quelques instants, redevenir heureux
Et ensemble, attendre le retour de l'été*

David Raccaud



Prix de la Sorge

Cuvée 2017

ÉCRITURE • Chaque année, *L'auditoire* et *Archipel* co-organisent le Prix littéraire de la Sorge, concours qui s'adresse tant aux écrivains ayant déjà derrière eux quelques pages sous la plume qu'aux néophytes. L'édition 2017, riche en participations et en diversité, a connu son dénouement lors d'une joyeuse cérémonie de remise des prix.

Organisé annuellement depuis 1995 par *L'auditoire* en collaboration avec *Archipel*, revue estudiantine qui publie intégralement les textes des lauréats, le Prix littéraire de la Sorge est un des rendez-vous importants de la vie culturelle du campus, ne serait-ce que pour son désormais incontournable apéritif, concocté à chaque reprise avec grand soin par le comité de rédaction du journal des étudiants de Lausanne. Ouvert depuis quelques années à l'ensemble de la communauté universitaire, le concours a connu un certain succès lors de cette 23^e édition, puisque 35 textes sont parvenus au jury. Pièces de théâtre, recueils de poèmes, prose poétique, nouvelles ou encore récits de voyage: les créations furent de tous genres et de tous styles.

L'amour, la mort et l'humour

Aucun thème n'avait été imposé, et pourtant, certains sujets sont revenus en échos tout au long des différents textes. L'amour, la mort, les deux souvent entremêlés, furent des sujets transversaux. Parfois traités avec légèreté, ils furent cependant souvent associés à des quêtes d'identité personnelle, dans des récits sombres, démontrant qu'entre l'amour et la mort ce n'est pas forcément le second qui cause le plus de peine. Les études et le monde de l'université semblaient également préoccuper les participants. Peut-être était-ce dû à une certaine nostalgie de la part des auteurs, puisque, rappelons-le, le concours a eu lieu cet été lors des longues vacances académiques, ou au contraire n'était-ce qu'un symptôme du syndrome de Stockholm, mais dans tous les cas, le nom de l'Anthropole est souvent apparu dans les pages qui ont été soumises au jury. Finalement, malgré la gravité de certains textes, l'humour fut présent dans la majorité des récits. Un humour qui a lui aussi été décliné sous plusieurs formes. Traduisant parfois un rire cynique sur une situation dramatique, il fut également utilisé à travers des récits à l'intrigue aussi loufoque que déjantée, ou encore à l'aide d'une écriture métaréflexive, où l'auteur discutait ouvertement avec le lecteur et où les personnages avaient pleinement conscience d'être dans une fiction. Le jury a donc dû faire face à un corpus de textes riche en diversité, et suite



Le jury de l'édition 2017 au grand complet.

Le jury

Alain Corbellari,

professeur associé de français médiéval à l'Unil

Francesca Dell'Oro,

responsable du domaine Antiquité de la BCUL

Romain Buffat,

lauréat de la dernière édition

Valentine Bovey,

membre d'*Archipel*

Antoine Schaub,

co-rédacteur en chef de *L'auditoire*

à des délibérations dont le déroulement ne pourrait être décemment décrit ici, trois textes ont pu être retenus.

Les sens en éveil

Un récit ne s'écrivant pas encore tout seul – Google préférant investir son argent pour mettre une caméra sur une voiture afin de photographier les rues de Peney-le-Jorat au lieu de développer une intelligence artificielle capable de pondre en une nuit

l'équivalent de l'œuvre de Tolstoï –, il fallait révéler les trois auteurs de ces trois textes. C'est pourquoi une cérémonie de remise des prix fut organisée le 27 novembre dans le chaleureux foyer de la Grange de Dorigny. Une soirée au cours de laquelle les sens furent tenus en éveil, que ce soit à travers le merveilleux apéritif dont nous faisons mention plus tôt, par les morceaux diablement entraînants de TheKaze, groupe funk-rock lausannois ayant assuré divers intermèdes musicaux lors de la cérémonie, ou encore via les lectures théâtrales, par Jérémy Berthoud, des textes primés. Une édition de folie, en somme, qui ne demande qu'à être recommencée l'année prochaine! •

Antoine Schaub



Jérémy Berthoud lisant les textes primés.

P.-S.: Nous prions tous les Penatzets qui nous lisent de ne voir aucune mauvaise intention de notre part envers leur fief, c'était juste pour l'exemple (et pour avoir une raison d'écrire le traditionnel *post-scriptum*).

Premier prix: *La Forêt* Julien Burri



«En traversant la forêt en voiture, il aperçoit sa silhouette, en contrebas. La route forme des lacets, un véhicule le colle au train. Il ne peut pas freiner, s'arrêter encore moins, ouvrir la portière, sortir, se pencher par-dessus la rambarde, crier son nom. Mais il a cru voir pourtant, c'était si rapide – la couleur de son manteau dans les arbres. Plus loin, il braque le volant, franchit la ligne branche, revient en arrière, jusqu'au parking du parcours vita. Coupe le moteur. Ses jambes tremblent.

Lorsque les choses lui échappent, il a la nausée.

C'est comme un rêve. Elle va appeler, sans doute, tout s'expliquera, elle a eu un contre-temps. Il reste plusieurs minutes, à regarder le téléphone. Il l'a vue ce matin, au réveil. Depuis combien de temps a-t-elle disparu? Il se trompe deux fois en composant le code, lance un nouvel appel, l'écran est gris de ses traces de doigts. Il entend sa voix. Sa voix parfaite, avenante, une voix de speakerine.

«Bonjour, je ne suis pas atteignable pour le moment...» Le jour où elle a enregistré le message, il était à ses côtés. C'était en mai, il faisait beau.

Il a besoin de l'appeler, pour rien, souvent. De lui demander des choses anodines: où étais-tu? A quelle heure as-tu quitté le bureau? Il doit vérifier, il a besoin, pour se rassurer, de l'imaginer, de faire mentalement les mêmes trajets qu'elle.

Elle aime se promener dans les bois. Elle aurait pu trébucher, se fouler la cheville. Son natel est déchargé, ou alors il n'y a pas de réseau, là où elle est. Elle est fragile, même si elle ne le montre pas. Après 30 ans de mariage, on sait ces choses. Lorsqu'elle a faim, manque du sucre, c'est comme si elle commençait à s'effacer, à disparaître. Il n'aime pas la forêt.

Il appelle le fils. Silence, au bout du fil. «Bonjour papa». Faussement enjoué, à chaque fois le fils paraît fuyant et las. «Passe-moi maman.» Le fils, après un

moment, répond «Maman? Elle n'est pas là.» On ne sait jamais s'il dit la vérité. Le père raccroche.

Un jour, le fils a disparu. Il avait 5 ans. Ils étaient partis tous les trois pour une semaine aux îles Canaries. C'était la première fois qu'ils prenaient l'avion. Un après-midi, sur une terrasse, près de la plage, il avait allumé une cigarette. Ils avaient trinqué à leurs vacances. Elle avait bu une gorgée, déposé son cocktail sur la table, puis elle s'était retournée, cherchant le fils des yeux. A cet âge, il se perdait dans ses pensées, ses mondes imaginaires, il oubliait les adultes et filait. Elle s'était levée, avait

appelé, les serveurs étaient venus, les clients des tables voisines s'étaient retournés. Il était resté sans pouvoir réagir, à regarder son visage, fasciné. On y lisait l'amour et la peur. Comment pouvait-on aimer autant? Pourquoi personne ne l'avait aimé, lui, comme elle aimait leur fils?

Une dame avait aperçu l'enfant devant un stand de ballons et de jeux de plage aux couleurs criardes. Elle avait couru là-bas, avec une énergie folle, animale. Elle l'avait serré dans ses bras, elle lui avait embrassé la tête.

Qui appeler?

A la maison, il faudra relever les numéros

de ses amies dans le calpin, les composer les uns après les autres.

Le sentier longe des blocs de locatifs, un amoncellement de balcons et de fenêtres surgit là, à la lisière, au bord du gouffre végétal. Les immeubles semblent un mirage. L'irruption incongrue d'une autre réalité, sans communication avec la forêt. Personne aux fenêtres, aux balcons.

Puis les marches de terre, délimitées par des planches, descendent entre les arbres, jusqu'au stand de tir. Il ralentit pour reprendre son souffle.» •

Julien Burri

L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Après onze ans de journalisme, Julien Burri officie en tant que chercheur dans le cadre de la publication des œuvres complètes du poète vaudois Gustave Roud.

Quel a été le point de départ de votre texte?

La forêt de Val-Vert, près de Lausanne. Je suis une éponge, et tôt ou tard, si j'arrive à m'imprégner d'un lieu, il réapparaît dans un texte, recréé par les mots. J'aime me saisir de ce qui est non spectaculaire, comme ce petit bois encaissé, en marge de la ville. Je venais aussi de revoir un très beau film d'Antonioni, qui met en scène une disparition, *L'Avventura*, sorti en 1960.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

Je me considère comme un débutant, même si je publie depuis 1997: je me fais la main, me forme l'œil, avec joie. Je viens de publier un roman, *Prendre l'eau*, chez Bernard Campiche Editeur.

Qu'avez-vous cherché à transmettre (ou pas) à travers votre texte?

Une expérience de lecture, en mêlant deux genres: le romanesque (un suspens, lié à une disparition), et le poétique (la présence de la nature, inquiétante et fascinante). Plonger le lecteur dans un entre-deux, où tout pourrait basculer. Ou pas. Un espace où tout paraît possible, et où l'on reviendrait à l'essentiel: ce que nous faisons, ce que nous sommes, ici. Dire sans pesanteur que rien ne dure.

L'AVIS DU JURY

La plus grande crainte d'un homme, voir sa femme disparaître, se réalise dès les premières lignes. L'intrigue de *La Forêt* se résume à cela: une femme a disparu, son mari la cherche. L'a-t-elle quitté, lasse de leur mariage ou est-elle simplement de sortie avec des amies? Le lecteur n'en saura rien. La préoccupation de l'auteur n'est pas tant de combler cette absence que de la creuser. Paradoxalement, alors qu'on progresse dans la lecture, tout dans ce texte s'efface: la neige, qui aurait pu contenir les traces de la femme, fond; le chemin sur lequel l'homme s'engage pour la retrouver est un «fantôme de sentier», le terrain est instable, et la forêt, entre les branches et les arbres nus, est peuplée de vide. Que reste-t-il alors si rien ne tient, si le noyau familial se brise? Que reste-t-il à cet homme seul et angoissé? Quelques rêves, des souvenirs et des mirages, qui tendent eux aussi à s'estomper. Ce qu'il reste, c'est peut-être la possibilité de la fiction. Le jury a été sensible à une écriture précise qui flirte avec le gouffre de l'absence, une écriture qui a la pudeur de ne rien expliquer, qui suppose et imagine plus qu'elle n'affirme, qui évoque par petites touches plutôt que de peindre à gros traits. Une écriture qui se tient sur un seuil entre la nouvelle, le chapitre de roman et le poème en prose. Dans ce texte resserré et dense, rien n'est laissé au hasard, tout signifie et résonne dans un subtil jeu d'échos entre les différentes parties. Enfin, le jury salue un texte qui accorde sa confiance à l'intelligence du lecteur à qui il appartient de composer son propre poème. •

Romain Buffat

Deuxième prix: *Nathan ou La Solitude* Robin Corminbœuf



Lauriane Badoux

«J'avais alors 18 ans, j'avais un amoureux, un vrai, un fort. Sûr de mes convictions, je sors du placard, portes claquant au passage. Grand bruit, vacarme, vaisselle cassée et pleurs. Issu d'une famille campagnarde, ayant comme seul contact avec ces gens-là les scandales sidéens et autres confessions télévisuelles, je parlais avec un léger désavantage. Mon honnêteté, dans un premier temps ne m'apporta pas grand chose. Une maison close, et je n'étais pas du bon côté de la porte, un amoureux s'enfuyant, oiseau de nuit effrayé par ce vacarme et études supérieures avortées, crachées comme un enfant bâtarde dans les toilettes putrides des faux-semblants enseignés jusque-là. S'ensuit une longue période de rien. Mais le rien peut remplir énormément une vie. Ne rien faire, ne rien se cacher non plus. Ne croire en rien, ne rien manquer. J'étais libre et je m'appelle Nathan.

Chemin inverse, serrure et porte grinçante, me voilà à la maison. Un appartement sobre, avec pour colocataires ma solitude et mon ordinateur. Vite, un vinyle, Liebestraum, Liszt, mon amour. Le son de la musique s'enfuit du haut-parleur ayant craché son premier décibel dans les années 60. Il s'enfile entre les lames du parquet, court jusqu'au plafond. Rien ne lui échappe. Je m'assieds. Une gorgée de bière, fraîche et salvatrice court le long de ma gorge. Une goutte roule le long de ma joue. Je ne résiste pas à Liszt. Après un repas micro-ondes, une douche et une cigarette, soirée télévision en compagnie de ma solitude. Cette vieille amie qui ne me lâche pas, qui m'étouffe un peu parfois. Si je mourrais là, à cet instant-même, qui le saurait? Mon patron étonné demain de ne pas me voir arriver à neuf heures tapantes. Oui, mon patron serait le premier témoin de ma mort. Ce ne serait pas ma mère, son ventre n'explosera pas au moment de mon dernier souffle, j'aurais tant aimé croire à un lien si fort pourtant, ni mon père, éjaculant sa part à l'édifice il y a

de ça plus de vingt ans. Ce ne seraient ni mes amis, ni mes amants, fantômes de l'assassinat échoué de cette vieille peau de solitude. Ni la boulangère, ni ma voisine qui pourtant aurait longtemps aimé la briser, cette solitude, avant de comprendre que nous étions tous deux dans la même équipe. Ni le facteur, ni ma femme de ménage. Seul, voilà tout. Rendant mon dernier souffle ce soir, ce serait seul. Cette solitude m'acable. Elle glace tout sur son passage, j'ai froid au bout des doigts. Je n'arrive pas à me réchauffer. Je grelotte, mes dents grincent. Depuis mes fenêtres, je vois la rue animée, les gens marchent, seuls. Suis-je le dernier homme à ne pas supporter ce vide tout autour de moi? Métro, boulot, porno, dodo. J'ai besoin d'air.

Nathan tombe amoureux tous les trois jours et a promis d'épouser la

moitié de ses amies, si passé les trente-cinq ans, il n'a toujours pas réussi à trouver chaussure à son pied, malgré son envie irrépressible de se faire passer la bague au doigt par la quasi totalité des amants vus plus de deux fois dans sa vie. Il tombe amoureux dans le bus, sur le chemin du travail, dans le métro aussi. Nathan tombe toujours amoureux. Il s'amourache de tout ce qui a entre vingt-deux et trente-cinq ans, porte une chemise, semble à son goût et n'est pas trop efféminé. Il se souvient même une fois être tombé amoureux d'une sorte de junkie vivant dans un studio miteux en dessous de la gare et ayant fumé en deux nuits de rencontres l'équivalent de la production d'un hectare de cannabis en un an. Nathan est un cœur d'artichaut. Alors Nathan pleure beaucoup. Il n'a jamais supporté la solitude et, au fond, ne sait pas comment s'occuper de lui.

Lorsqu'il est seul, il est comme entiché de sa propre personne, comme dérangé par cette présence si familière et à la fois très étrangère. Il tourne en rond, consomme pizza pré-cuite sur paquet de cigarette, porno sur sauna, rencontre d'un soir sur amourette impossible, faisant du sport et se maintenant en forme dans le but unique de ne pas louper l'homme de sa vie, apollon hypothétique, sur le simple critère d'être trop bedonnant pour lui plaire. En attendant ce trentenaire actif, bien payé, bien monté, avenant, ouvert d'esprit et romantique, Nathan consomme. Il consomme dans l'espoir qu'une rencontre éphémère se transforme en vraie histoire.» •

Robin Corminbœuf

L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Robin Corminbœuf est étudiant en deuxième année de bachelor en sciences sociales et politiques.

Quel a été le point de départ de votre texte?

C'est un texte que j'ai écrit il y a quelques années, ma réflexion s'est articulée autour de la solitude que je pouvais ressentir à ce moment-là dans ma vie. J'avais entrepris des études en lettres qui n'ont pas été très fructueuses et j'ai alors commencé un apprentissage. Je me sentais un peu en décalage par rapport à mes ami(e)s qui continuaient leurs études supérieures et qui n'avaient pas forcément choisi de venir vivre sur Lausanne. Je viens de la campagne et cette distance géographique ainsi que le monde du travail ont été deux éléments qui m'ont poussé à écrire ce texte.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

Oui, cela a été ma première expérience d'écriture.

Qu'avez-vous cherché à transmettre (ou pas) à travers votre texte?

C'était un peu un exutoire, une manière de mettre à plat pas mal de changements qui se passaient dans ma vie à ce moment-là. C'était aussi l'occasion de réfléchir sur certains thèmes dont je parlais avec mes ami(e)s: l'homosexualité, la solitude, le travail. C'est aussi l'histoire de ce mec qui est entiché de lui-même et qui cherche à s'en sortir, je crois qu'on passe tous à un moment ou à un autre par une étape qui ressemble plus ou moins à ça.

L'AVIS DU JURY

Le texte *Nathan ou La Solitude* a séduit le jury par son inventivité dans le portrait, celui de Nathan, justement. Le changement de personnes permet une description en deux points de vue. L'usage du «je» révèle l'intériorité du personnage et sa difficulté à être homosexuel dans un petit village rural à population un peu bornée ou dans une fête d'une famille peu tolérante. Le caractère apparemment tragique du récit alterne avec des passages où Nathan est aussi décrit à la troisième personne, induisant une réflexion ironique sur ses habitudes. La solitude, ensuite, comme le dit si bien l'auteur: «Certains s'en accommodent, d'autres tentent toute leur vie de la tromper, moi je l'écris.» Ils sont bien là, les nombreux visages de la solitude: celle des «Ziggys modernes» dans le désert des applications de rencontre, celle des fêtes de famille, celle d'un appartement vide au son de Liszt. Oscillant entre ironie et espoir, cette vision de la société moderne nous a conquis. •

Valentine Bovey

Troisième prix: *Cousteau ou La vie aquatique* Basile Seppey



«Le contact de l'eau fraîche lui fouetta le sang et son visage s'empourpra: il était à quatre pattes, au milieu du lit du canal, le visage bas, de sorte que seul son cul demeurait sec. Ophis ouvrit les yeux dans le liquide saumâtre. Il découvrit alors devant lui un vallon verdoyant entre deux pans de roches abruptes que l'on aurait dit béchés par un gigantesque jardinier. La lumière diffuse de la lune éclairait le petit val, seule l'ombre démesurée de quelques feuilles d'arbres sur l'eau assombrissait par endroits le paysage. Il se tenait en fait sur un petit promontoire rocheux qui surplombait la singulière vallée. Un ruisseau courait en contrebas, gentil, avant de s'épancher paresseusement dans des champs en jachères. Curieux, Ophis entreprit alors de descendre du piton par lequel il était arrivé, mais à peine avait-il déniché une prise sûre qu'une voix rauque retentit derrière lui:

- Hum, dites-moi mon brave, ne voudriez-vous pas plutôt, comme tout le monde, emprunter le sentier des Dames? ou affectez-vous particulièrement de saccager mon potager?

C'était un énorme hareng, courtaud et ventru, qui d'un peu plus haut, sur une chaise en osier, le regardait.

- Heu... c'est-à-dire que j'savais pas trop qu'il y avait un potager ici en fait.

- Eh bien voilà chose faite!

- Euh... oui mais bon... j'le vois tous les jours pas, y'a que des algues et...

- Âne! vous êtes en plein milieu! Vous voilà condamné, quelque direction que vous empruntez, à détruire le fruit de mon labeur. Rejoignez-moi, nous discuterons les réparations que je suis en droit d'exiger.

Ophis, décontenancé, s'exécuta, arrachant en grimant d'épaisses touffes d'algues brunes. Il s'excusa patement et observa son interlocuteur pendant que celui-ci évaluait les dégâts. C'était bien un hareng, en costume trois pièces. Les écailles

creuses qui se détachaient par endroit trahissaient son âge avancé et une fine moustache rousse couvrait le sommet de sa bouche. Elle s'étirait un peu sur la joue gauche, un pêcheur l'avait probablement défiguré. Un monocle sale s'enfonçait profondément autour de son œil droit tandis que le gilet taché qui le plastronnait baillait largement sur un ventre encyclopédique. Au bord de sa nageoire caudale se balançaient un petit anneau d'or et deux petites plaquettes oranges, destinées vraisemblablement au recensement des individus. Une ancienne blessure agrémentait son flanc gauche d'une lézarde blanchâtre et, sur la nageoire latérale, se décollait une croûte manifestement récente puisque qu'elle gouttait quand le poisson gesticulait. Lorsque le digne animal eut terminé son inspection et qu'il revint vers Ophis, les traits de son visage s'étaient relâchés. Il affichait une bonhomie presque mutine et le ton charitable qu'il emprunta pour s'exprimer ensuite rassura définitivement le fils du savetier.

- Jeune homme, les dommages sont moins étendus que ce que laissait présager votre impertinente maladresse. Néanmoins, un bon quart de la récolte est perdu. Je vous propose donc que vous m'aidiez à ensemer les plates-bandes que vous avez saccagées - cette variété de nostoc présente le double avantage d'être à la fois sacrément goûteuse et de pousser indépendamment des saisons. Qu'en dites-vous? Vous ne pouvez pas refuser votre aide à un vieillard... L'affaire est entendue! Voici les graines! Prenez garde, lorsque vous les planterez de bien élargir les trous que vous aurez au préalable creusés à l'aide de ce capion, afin que la plante, lors de sa croissance ne s'hypotrophie. Algue fameuse s'il en est, elle ne craint que le bostryche typographe! A condition, bien entendu d'être traitée au cuivre aux calendes de

juillet et au Roundup lors des ides de mars...

Pris de remords, Ophis accepta sans trop écouter la longue litanie de l'ancêtre qui se trainait maintenant seul, au milieu de ses champs, déblatérant ses instructions à d'imaginaires

cohortes de jardiniers en herbe. Son unique, mais néanmoins très excellent apprenti le rattrapa rapidement et, sous l'œil avisé, entreprit d'enfouir les petites graines rondes et noires entre les houpes qui bruissaient dans le courant.» •

Basile Seppey

L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Basile Seppey est étudiant en master en français moderne et histoire de l'art.

Quel a été le point de départ de votre texte?

Sûrement une pratique régulière de la pêche, tant en canal, en rivière qu'en haute mer. Et c'est au cours de l'atelier pratique d'écriture littéraire que propose Jérôme Meizoz que j'ai eu l'occasion de penser, de commencer et de «finir» ce texte qui doit se lire, d'abord, comme une ode au commandant Cousteau, sûrement l'un des meilleurs pêcheurs qui ait jamais existé.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

J'écris occasionnellement et apprécie les formats relativement courts, soit sous forme d'écrits indépendants, soit pour accompagner des supports visuels, en particulier des vignettes de peinture ou de photographie.

Qu'avez-vous cherché à transmettre (ou pas) à travers votre texte?

L'écriture et la pêche sont plus proches qu'il n'y paraît. Aussi j'aime penser chaque dimanche passé au bord de l'eau, depuis mon enfance, comme autant d'expériences littéraires et créatives. Ce texte doit également beaucoup à des amis pêcheurs de longue date. La pêche, pour moi, est un sport d'équipe.

L'AVIS DU JURY

De la nouvelle *Cousteau ou La vie aquatique* nous avons apprécié la manière passionnée avec laquelle l'auteur raconte la tension entre l'homme et la nature. La victoire de Cousteau (dont le véritable nom est Ophis) sur un énorme hareng est l'occasion pour le marin de replonger dans ses souvenirs et pour l'auteur de nous en raconter l'histoire et «les événements au cours desquels il se fit un nom». Le jury a surtout apprécié le courage pour l'expérimentation que l'auteur montre dans le traitement des trois plans du récit: celui de la lutte entre Cousteau et le hareng, celui de l'histoire de Cousteau, et celui de la rencontre entre Cousteau et un vieux et sage hareng. Cette nouvelle commence donc comme un récit d'aventure avec la description de la lutte entre Cousteau et l'énorme poisson, et il se poursuit comme un récit fantaisiste où nous sommes plongés dans une dimension de rêve où un poisson décide de faire part des joies, surtout amoureuses, et des douleurs, surtout familiales, de sa vie à un homme que le hasard a fait tomber dans son jardin d'algues. Les deux moments, celui de la pêche et celui de la rencontre entre Cousteau et le vieux poisson, sont unis par deux passages, avant et après la chute de Cousteau dans le canal, qui assument des tons épiques. Cette nouvelle accoste des descriptions très réalistes et attentives aux détails à des moments pleins d'une imagination presque surréaliste, le tout accompagné par un rythme que l'auteur a su garder pendant toute la narration. •

Francesca Dell'Oro



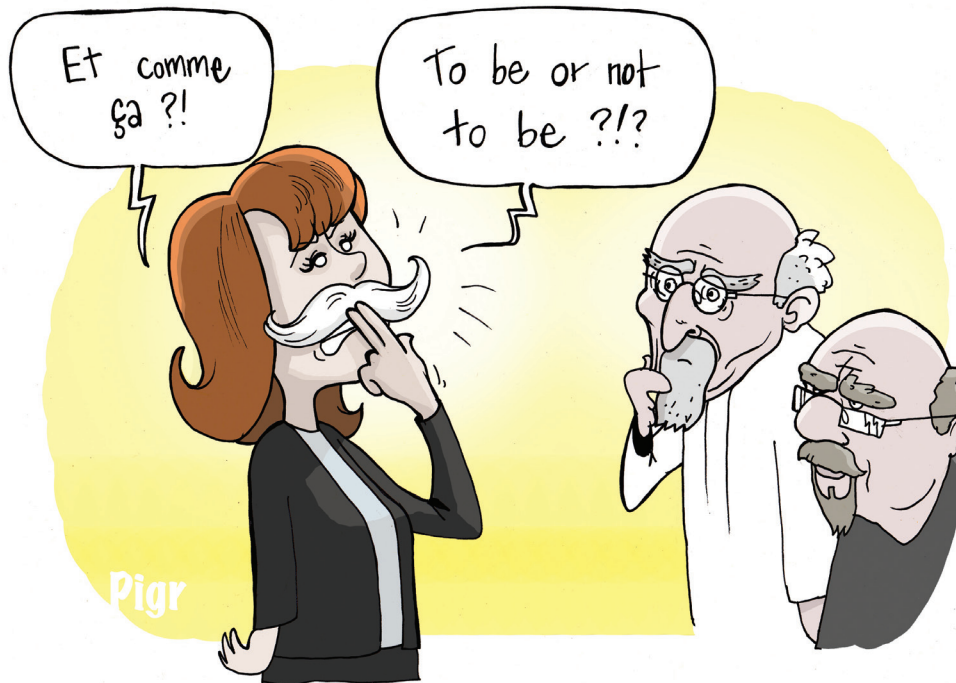
Je pense aussi donc je suis aussi

REPRÉSENTATION • L'absence de travaux réalisés par des femmes dans les cours de philosophie peut laisser penser qu'elles ne sont pas faites pour philosopher. Une association étudiante de l'Université de Genève propose des solutions afin de leur donner plus de visibilité et de casser les stéréotypes à leur égard.

Il est clair que les femmes sont sous-représentées dans beaucoup de domaines, notamment les domaines dits scientifiques et techniques, tels que la chimie, la physique ou encore l'informatique. Ainsi, les jeunes filles ne disposent pas de modèles auxquels s'identifier et peuvent s'imaginer qu'elles n'ont pas leur place dans ces filières. Les chiffres dévoilés par l'EPFL dans le panorama de 2016 vont en ce sens: en sciences de base (physique, chimie et mathématiques), la proportion des étudiantes est de seulement 27,2%. Le constat concernant l'absence des femmes dans les filières des sciences formelles et expérimentales, déjà largement discuté par le passé, peut sembler peu déroutant. Mais la situation des femmes est-elle différente dans d'autres domaines, que l'on pourrait penser au premier abord plus mixtes, comme la philosophie?

Rationalité masculine

En se penchant sur le sujet et en examinant les représentations associées au domaine de la philosophie, force est de constater que ce dernier demeure majoritairement masculin. C'est pourquoi il paraissait plus que nécessaire aux étudiantes de l'Université de Genève de créer SoPhIE (Société pour une Philosophie Inclusive et Égalitaire), une association féministe cherchant à favoriser l'égalité des chances dans les milieux académiques, sensibiliser les étudiants aux diverses discriminations envers les femmes et personnes issues de minorités, ainsi qu'à promouvoir le travail des femmes dans la filière. Célia Favre, co-présidente de l'association, explique: «Il y a une longue tradition en philosophie qui associe la raison, la rationalité et l'objectivité avec la masculinité, alors que les émotions, l'intuition et la subjectivité sont associées à la féminité. Les femmes n'étaient pas considérées comme recevables pour faire de la



Igor Paratte

philosophie, on pensait qu'elles en étaient incapables.» Il suffit de regarder le rayon philosophie de Payot pour observer l'héritage cette de tradition: Hanna Arendt est la seule philosophe à disposer de sa propre étiquette. Les autres ouvrages féminins, peu nombreux, sont rangés quelque part sous l'étiquette d'un homme, ou placés sur l'étagère étiquetées «femmes».

«Les femmes philosophes manquent sérieusement de visibilité»

Les stéréotypes relatifs à l'incapacité des femmes à philosopher font encore partie de nos représentations, et ce aussi dans le milieu académique. «Les femmes philosophes manquent sérieusement de visibilité, elles sont rares dans les syllabus de cours, peu invitées en tant que conférencières et minoritaires dans le corps professoral», indique Célia Favre. En effet, comme le montrent les chiffres mis à disposition sur le site de SoPhIE, le Département

de philosophie de l'Unige est composé de cinquante et un collaborateurs, et seuls sept d'entre eux sont des femmes. En comparaison, celui de l'Unil comporte vingt-deux collaborateurs, dont sept femmes également. Cependant, en jetant un œil aux statistiques du Bureau de l'égalité de l'Unil, on découvre que l'écart présent entre les hommes et les femmes dans les postes du haut de la hiérarchie n'est pas aussi extrême en bachelor et en master. Au contraire, les étudiantes, lors du semestre d'automne 2016 par exemple, sont plus nombreuses que leurs homologues masculins (56,8% de femmes en bachelor et 56,3% en master). L'écart s'inverse au stade du doctorat, où elles ne représentent que 28,6% du corps doctoral.

Un problème d'identification

Cette différence d'écart prouve que les femmes sont bel et bien intéressées par la philosophie, mais que celles-ci, rencontrant des problèmes dans leur parcours académique, ne sont pas encouragées à continuer ou à occuper des postes prestigieux. Effectivement, comme la figure du philosophe correspond à celle d'un homme blanc et

barbu, il est difficile pour elles de s'y identifier, mais surtout de se sentir légitimes. Face à ce problème d'identification, il est fort probable que les étudiantes développent un sentiment d'imposture capable de compromettre leur parcours, comme le décrit Célia Favre: «Les étudiantes peuvent ne pas se sentir à leur place dans leurs études, ne pas oser prendre la parole en cours, sous-performer à un exposé oral, ou encore ne pas s'investir dans la vie associative. A plus long terme, cela peut mener à des formes d'exclusion de la vie académique: ne pas entreprendre une carrière universitaire, ne pas se projeter dans des postes à responsabilité, car on peut considérer (souvent inconsciemment) que l'on ne correspond pas au sté-

réotype de la figure du philosophe.» Les impacts pouvant être provoqués par ce sentiment d'imposture ne sont donc pas à prendre à la légère.

Rendre une place légitime

Pour lutter contre la sous-représentation des femmes en philosophie, SoPhIE souhaite mettre en place de nombreux projets: conférences, ateliers, publications de portraits de la philosophe et de l'étudiante du mois, ou encore bibliographie participative de femmes philosophes et de philosophie féministe. Cette bibliographie permettra aux professeurs d'intégrer dans leurs cours des travaux de femmes ainsi que des perspectives féministes. Comme le montre l'association genevoise, il existe de nombreuses solutions et astuces à mettre en place afin d'intégrer les femmes dans le domaine. Néanmoins, il ne suffit pas simplement de leur accorder plus de place pour qu'elles s'y sentent légitimes. Il reste à réaliser un grand travail de déconstruction des stéréotypes vis-à-vis de l'irrationalité et de l'incompétence féminine. •

Suzanne Badan

Une utopie académique en plein Valais

FORMATION • Bien qu'elle soit peu fréquentée par les Suisses, il existe bel et bien une université en Valais. L'auditoire vous donne quelques informations à propos de cette université assez particulière.

Dans un petit village suisse lové entre des monts de plus de 4'000 mètres d'altitude et inaccessible à tout véhicule qui ne soit pas électrique, il était possible il y a encore quelques années de croiser Jacques Derrida un café à la main à l'hôtel Allalin, d'apercevoir Jean-François Lyotard relire des notes de cours ou encore de bousculer Jean Baudrillard en allant randonner. En effet, depuis 1994 à Saas-Fee, l'European Graduated School (EGS), une université privée concentrant ses activités pendant les mois estivaux, rassemble les intellectuels les plus renommés (si possible de gauche) dans la *critical thought*. Cet été sont passés par Saas-Fee: Slavoj Žižek,

Elie During, Pierre Alféri, Judith Butler et d'autres encore. Il faut le dire, l'offre de l'EGS est alléchante: des intellectuels attrayants, un contexte d'étude paradisiaque et une répartition disciplinaire plutôt atypique et attrayante. En fait, à l'EGS il n'y a que deux «sections»: *Arts, Health and Society* (AHS) et *Art and Critical Thought* (PACT). Ensuite, un décloisonnement disciplinaire radical y est prôné. Photographes et cinéastes côtoient philosophes et historiens, le tout pour le plaisir intellectuel des étudiants.

Méconnue du grand public

Premièrement, à l'EGS il n'y a quasiment pas d'étudiants résidant en

Suisse, il est donc presque impossible d'en avoir entendu parler par le biais d'un ami. La cause de cette absence se trouve sûrement dans la note de frais d'écologie qui s'élève à environ 10'000 francs par année (sans compter le logement à Saas-Fee), soit dix fois plus que celle des universités publiques. Si l'EGS attire beaucoup d'étudiants du monde anglo-saxon, c'est qu'ils sont relativement plus accoutumés à l'idée de l'endettement étudiantin. Mais l'impression est double. D'une part, la possibilité de faire diriger son PhD par Slavoj Žižek est séduisante, d'autre part, la logique libérale de l'endettement étudiantin est dérangeante. Ajoutons qu'à l'Unil les frais d'écologie sont réduits pour

les doctorants (200.- pour le premier semestre puis 80.- pour les suivants) et qu'il est possible de faire codiriger sa thèse par un enseignant externe. Sans compter les places pourvues par l'Université ou le FNS pour lesquelles les doctorants ont droit à un salaire. Dans tous les cas, l'EGS ne cessera pas d'exister. En marge du monde académique helvétique, les penseurs actuels les plus réputés continueront d'y défiler. Il faut néanmoins relativiser. Lorsqu'on jette un œil au calendrier de conférences et de colloques des universités publiques, on se rendra compte que la plupart des intellectuels de l'EGS s'y promènent aussi. •

Roberta Alberico

L'Université flottante de l'Arctique

COLLABORATION • Alors que le réchauffement climatique se fait de plus en plus ressentir, une équipe d'étudiants accompagnés de chercheurs russes se sont rendus l'été dernier en Arctique pour effectuer des recherches sur le sujet. Retour sur cette aventure.

Visant, d'une part, à instruire les participants et, d'autre part, à étudier le réchauffement climatique, Uniarctic est une expédition de recherche qui s'est déroulée dans le Grand-Nord Russe. Le projet, initié par l'Université de Genève, est le résultat d'une collaboration entre le Global Studies Institute de Genève, l'Université fédérale du Nord de l'Arctique d'Arkhangelsk (NArFU), les universités de Genève et Lausanne, l'EPFL ainsi que l'Institut de recherche Arctique et Antarctique (AARI) de Saint-Petersbourg. Accompagnés par des professeurs des différentes écoles et des chercheurs russes, vingt-trois étudiants en master de l'EPFL, de l'Unil et de l'Unige ont participé à cette expérience. Lancée en 2014, l'expédition a eu lieu du 8 au 28 juillet 2017, mais les étudiants sont impliqués depuis la rentrée académique 2016. Ils étaient séparés en deux groupes: une équipe a embarqué à bord du navire Moltchanov, l'autre a séjourné dans la station Samoylov. Au cours du voyage,

les étudiants ont effectué des recherches sur divers sujets liés à l'environnement, comme dans le domaine de la météorologie, de la biologie marine ou de l'histoire de l'environnement. En plus de collecter leurs propres données, ils ont assisté les chercheurs russes dans leurs entreprises et ont reçu des enseignements de ces derniers. Activité après activité, tout a été consigné dans un journal de bord.

Un changement évident

L'objectif du voyage visait à comprendre les changements opérés dans l'Arctique et à mieux saisir le processus du réchauffement. Si les équipes sont actuellement en pleine rédaction de

leurs rapports, Eric Hoesli (journaliste, professeur à l'EPFL et à l'Unige et l'un des responsables de l'expédition) nous apprend que les spécialistes russes ont pu constater que certains changements s'effectuent de manière accélérée.

Certains changements s'effectuent de manière accélérée

Il nuance néanmoins: «Un changement n'est pas forcément négatif en soi et à tout égard: il faut considérer l'ensemble des conséquences. C'est une ambition qui dépasse nos modestes observations.» Le professeur remarque aussi l'intérêt d'une discussion entre les chercheurs et les étudiants, notamment sur la divergence des opinions face aux causes du réchauffement.

Une expérience enrichissante

Monter une entreprise d'une telle

importance n'a pas été sans difficulté. Il a en effet fallu créer un projet compatible avec les différents masters suivis par les étudiants qui se trouvaient dans des filières variées telles que chimie, histoire ou génie mécanique. De plus, une certaine souplesse a été nécessaire face à la météo ou la faune sauvage. Malgré ces obstacles, l'expérience a été un succès et se renouvèlera cet été avec une nouvelle équipe d'étudiants. Ainsi, Eric Hoesli conclut: «Je crois que les étudiants en sont revenus enrichis et changés. La lumière polaire, le jour permanent pendant trois semaines, les ours, les morces, les soirées avec nos collègues russes, autant d'impressions uniques.» Et nous voulons bien le croire puisque l'expérience se répètera prochainement. •

Marie Ruffieux et Solène Barbé

Plus d'informations sur uniarctic.ch



Eric Hoesli

Ecrire l'avenir

INTERVIEW • Premier du genre en Suisse, le Prix de l'Ailleurs est un concours de nouvelles axé sur la science-fiction. Il invite les membres de la communauté universitaire, et plus particulièrement les étudiants, à réfléchir sur les enjeux de l'humanité numérique. Entrevue avec Marc Atallah et Colin Pahlisch, les deux initiateurs du projet.

Anticiper et réfléchir à un avenir de plus en plus conditionné par la technologie: tel est le but du Prix de l'Ailleurs, premier concours littéraire suisse entièrement dédié à la science-fiction. Né d'une collaboration entre l'Unil, la Maison d'Ailleurs et le Numerik Games Festival, il est ouvert notamment à toute la communauté universitaire, dont les membres peuvent envoyer un texte de 15'000 à 30'000 signes sur le thème de l'humanité numérique jusqu'au 15 mars. Rencontre avec les deux instigateurs du concours, Marc Atallah, maître d'enseignement et de recherche en section de français à l'Unil et directeur de la Maison d'Ailleurs ainsi

que du Numerik Games Festival, et Colin Pahlisch, assistant diplômé en section de français.

Comment est née l'idée d'un concours littéraire centré exclusivement sur la science-fiction?

Colin Pahlisch: L'idée de base était surtout de promouvoir la création et la culture de la science-fiction au sein de la communauté de l'Unil et de l'EPFL, et on s'est dit qu'un concours de nouvelles pouvait être un bon moyen de le faire. Il faut savoir qu'il y a une grande partie de l'activité académique qui se fait par le biais de la créativité. Lorsque l'on fait un mémoire ou une thèse, par exemple, on a besoin d'être créatif. Ce concours permet donc de mettre en avant la science-fiction sur la scène universitaire tout en stimulant l'inventivité indispensable à toute recherche.

Marc Atallah: On n'est pas dans la création pure pour la création pure. Nous voulons ouvrir ce concours aux gens en formation qui pourraient convoquer au sein de leur récit des éléments qu'ils auraient vus en cours. Et le thème de l'humanité numérique étant très large, toutes les filières sont

susceptibles d'avoir quelque chose à dire dessus, que ce soit sur des aspects techniques, moraux, socio-politiques ou encore esthétiques. Si l'on s'intéresse aux étudiants, c'est parce qu'on veut voir comment eux, les acteurs du monde de demain, s'approprient ces enjeux. On aimerait susciter des questionnements sur l'impact des sciences et des technologies sur l'évolution de la citoyenneté.

La science-fiction peut-elle vraiment parler à tous les étudiants?

MA: C'est exactement ce qu'on essaie de montrer avec ce prix. Le mot science-fiction peut faire peur, mais une fois qu'on entre dans le sujet, on se rend compte que tout le monde a quelque chose à dire. Du moment où vous avez un téléphone portable dans la main, même si vous ne connaissez rien à la technologie, vous avez assez pour en parler. Vous n'avez pas besoin de connaître son fonctionnement, il vous suffit d'observer l'évolution de son utilisation sur les dix dernières années et d'essayer de vous projeter dans dix, quinze ou cent ans, par exemple. Alors bien évidemment, il faudra construire le

propos sous forme de prose, mais la taille relativement brève du format permet de développer en très peu de temps une idée qui tient la route.

CP: En SSP, on sera peut-être plus sensibles aux enjeux socio-politiques, en lettres, on s'intéressera plutôt à l'esthétique du texte, à sa construction, à sa stratégie narrative, et à l'EPFL, on peut imaginer qu'on s'occupera avant tout des domaines liés à l'innovation. Tout cela est très complémentaire et facilement combinable. Un des objectifs du Prix de l'Ailleurs est justement de montrer que la culture science-fictionnelle touche tous les domaines.

Pourquoi est-il si essentiel de sensibiliser les étudiants aux enjeux de l'humanité numérique?

MA: Le citoyen lambda utilise constamment une quantité astronomique de technologie. On vit dans un quotidien totalement travaillé par la science, et ce concours permet de prendre un peu de distance par rapport à tout ça. Il faut bien savoir qu'un étudiant qui a vingt ans aujourd'hui, dans deux décennies, sera augmenté, c'est-à-dire que les capacités de son

corps seront améliorées avec l'aide de la technologie. Il faudrait donc qu'il y réfléchisse. Ce jeune-là, s'il n'y pense pas, s'il ne se questionne pas, il subira complètement ces changements. C'est donc important d'avoir un recul réflexif sur ces thématiques, et ça peut justement passer par un processus de création littéraire.

CP: Il ne s'agit pas de diaboliser la technologie. Damasio (un auteur de science-fiction, ndlr) parle par exemple d'épicurisme des machines. Il ne s'agit pas d'être pour ou contre, mais de simplement réfléchir aux conséquences que les améliorations techniques engendrent sur son

propre bien-être. Il faut se poser la question: «Qu'est-ce qui me permet d'avoir une relation plus intense au monde, à autrui, à la vie, et qu'est-ce qui au contraire me diminue, m'asservit, m'assujettit?» L'imaginaire est un excellent moyen pour répondre à cela, parce qu'il génère des idées, des réflexions et des émotions.

MA: La peur est en général tétanisante, et si vous craignez un développement, vous n'allez pas voir en quoi il pourrait vous être utile. Vous allez le stigmatiser et ensuite ça ne va jamais marcher. Ce prix crée donc un espace permettant de se familiariser posément avec ces questionnements. •

Propos recueillis par Antoine Schaub

Conditions de participation:
<http://www.ailleurs.ch/agenda>

Envoi des textes (dès le 15 décembre):
prixdelailleurs@gmail.com



Antoine Schaub

Mésaventures en Helvétie

VOYAGE • Chaque année, les étudiants et étudiantes du cours Tandem de l'Ecole de français (prof. Myriam Moraz) nous font part de leurs péripéties et impressions vis-à-vis de notre pays. Les transports en commun, les magasins fermés le dimanche et la ponctualité suisse sont à nouveau évoqués par les étudiants en échange.

Moment de solitude

Je viens de Suède et j'ai observé une différence culturelle entre la Suède et la Suisse qui est, à mon avis, très drôle. Cependant, ce n'était pas drôle la première fois que j'ai observé cette différence. En Suède nous devons toujours remercier le professeur avec des acclamations à la fin du cours. Si nous ne le faisons pas, le professeur sera mécontent. En revanche en Suisse, on ne remercie pas le professeur en l'acclamant. Et puisque je ne le savais pas quand je suis arrivé en Suisse, j'ai été le seul à faire cela pendant le premier cours. C'était gênant, mais après j'ai compris que c'est une différence culturelle très drôle et aussi un peu bizarre.

(Fabian, Suède)

L'art du recyclage!

Ce qui m'étonne en Suisse, c'est la quantité de recyclage. En Australie, il y a des poubelles pour les déchets de papier et de carton et les déchets de jardin et des ordures, mais, en Suisse, il y en a pour presque tout! Il y a des poubelles pour le papier et le carton, le compost, les bouteilles en plastique, l'aluminium, le verre et tout le reste. Je n'ai jamais rien vu de pareil ailleurs. En fait, pendant ma première journée dans un logement d'étudiant, un homme suisse du même âge que moi a été mortifié quand j'ai mis un carton de lait dans la poubelle de papier et de carton. Ses yeux se sont écarquillés et il a attrapé l'emballage vide et m'a dit qu'il y avait de l'aluminium et donc que je devais le mettre dans l'autre poubelle. Je me suis excusée et j'ai fait ce qu'il a dit mais je ne pouvais pas comprendre combien c'était dramatique! Cependant, je peux vous assurer que je n'ai plus jamais fait la même erreur pour le moment!

(Rosalin, Australie)

Comment attrapent-ils leur train?

La ponctualité est une qualité helvétique; arriver à l'heure est une grande valeur en Suisse. Mais pas dans toute la Suisse. En Suisse alémanique, la



ponctualité est extrêmement importante. Les ouvriers, les élèves, les directeurs, les amis, les étudiants, les professeurs – tout le monde veille sur sa montre. Les Alémaniques arrivent rarement en retard et si c'est le cas ils s'excusent fortement. En revanche, les Romands arrivent plus fréquemment en retard. La séance d'accueil, les cours, ou même les rendez-vous – on est toujours quelques minutes en retard. On parle du «quart d'heure vaudois», qui permet de ne pas arriver à l'heure. Mais en observant les trains, on constate qu'ils sont adaptés aux Alémaniques, et on se demande comment les Romands arrivent à attraper leur train.

(Nora, Suisse)

Boire de l'alcool en public? C'est permis en Suisse

Je viens du Canada, et un aspect de la culture suisse qui m'a choquée c'est le fait que c'est légal de boire de l'alcool en public. Au Canada, on peut seulement en boire à la maison, au bar, ou dans un restaurant qui a une licence. En plus, ce n'est pas légal d'avoir une bouteille d'alcool ouverte à l'extérieur. En Suisse, quand mes amis font un pique-nique, ils apportent du vin et des bières et les boivent avec leur nourriture en public. Au début, j'étais choquée de voir que les gens buvaient dans la rue, dans le métro, et

sur le campus. Au Canada, ce serait considéré comme un acte rebelle, mais en Suisse les gens n'abusent pas de cette liberté et ce n'est pas une mauvaise chose.

(Annette, Canada)

La gestion du temps, ce n'est pas donné à tout le monde...

Une chose qui m'a frappée, c'est que les Suisses sont très bons dans la gestion du temps. Je n'ai vu personne courir pour prendre le métro ou le bus et tous les gens arrivent à l'heure! A Lisbonne il y a beaucoup de gens qui font le marathon pour ne pas arriver en retard (et qui échouent). Moi y compris.

(Francisco, Portugal)

Un pays de fumeurs?

Une chose que j'ai constatée en arrivant ici, c'est que les gens en Suisse fument beaucoup. Je vois beaucoup de gens qui fument en marchant dans les rues. Au Japon, d'où je viens, nous n'avons pas le droit de fumer en marchant dans les rues; nous devons aller dans une zone fumeurs pour fumer. Je ne suis pas contre le fait de fumer en général, mais je suis un peu triste parce que l'air en Suisse est beaucoup mieux qu'à Tokyo. Donc, pour avoir de l'air frais, je marche extrêmement vite

dans les rues pour éviter la fumée. Et ça marche!

(Hiroki, Japon)

Traverser la route, un acte de gratitude

Je suis surprise de la politesse entre chauffeurs et piétons en Suisse. Au contraire, en Russie il faut faire très attention avant de s'engager sur un passage piéton. De plus, ici en Suisse j'apprécie beaucoup quand on traverse la route, on peut faire un geste de la main pour remercier. Je trouve cela génial et c'est agréable pour chacun. Tout le monde est content.

(Katia, Russie)

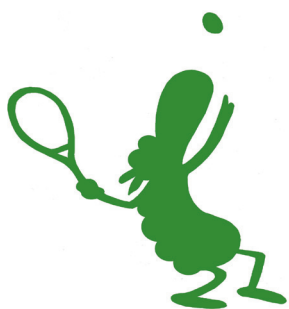
Le dimanche en Suisse!

Une très grande différence entre mon propre pays et la Suisse, c'est le dimanche! «Quel est le problème avec le dimanche?», je vous entends demander. Tout est fermé! Lausanne, qui est normalement vivante pendant la semaine, devient une ville fantôme! Si on a une forte envie de chocolat, on aurait dû la prévoir avant car on ne peut même pas aller au supermarché! En dépit des difficultés qu'on rencontre le dimanche, j'admire l'idée que les Suisses veuillent passer du temps avec leur famille ou des amis pour finir leur semaine. Selon moi, les Anglais sont trop moroses pour une telle idée! En fait, en Angleterre la plupart des magasins sont ouverts jusqu'à 16h le dimanche! Quand je suis arrivée, j'ai appris vraiment vite l'importance des jours de la semaine – j'ai créé «supermarché le samedi», le jour où je fais mes courses. Dès lors, la perception négative initiale a été remplacée par la compréhension et l'acceptation d'un tel mode de vie – je ne suis plus aussi pessimiste, merci la Suisse!

(Olivia, Angleterre) •



Retrouvez tous les autres textes sur www.auditoire.ch/242



Un k.-o. contre le chaos moral

PROTECTION • Face à la médiatisation des agressions à l'encontre des femmes, un engouement pour les sports de combat et les pratiques d'autodéfense se fait sentir. Ces techniques, véritables thérapies personnelles, contribuent à l'affirmation de soi.

Depuis quelques semaines, les accusations de harcèlement sexuel pleuvent. L'affaire Weinstein a déclenché une véritable émeute médiatique et a poussé de nombreuses victimes, restées silencieuses jusqu'alors, à se manifester. De l'islamologue Tariq Ramadan à l'acteur Ed Westwick (alias Chuck Bass dans *Gossip Girl*), la liste des célébrités accusées d'agression ne cesse de s'allonger. Le constat n'est pas moins alarmant au sein de la vie courante. La statistique policière de la criminalité relève 7'329 infractions envers l'intégrité sexuelle en Suisse durant l'année 2016. Et ces chiffres ne comptabilisent que les délits connus. Face à cette omniprésence du harcèlement, une grande partie de la gent féminine opte pour la pratique de sports de combat en guise de prévention.

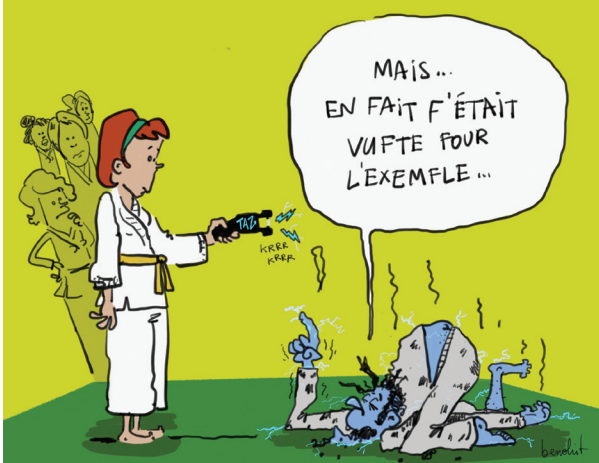
La peur comme moteur

Les cours de boxe, de self-défense ou encore de krav-maga voient désormais arriver des femmes souhaitant se protéger en cas d'agression potentielle.

«Les avertissements fonctionnent comme des menaces»

Si cette crainte provient certes d'une réalité, elle est quotidiennement alimentée par les mises en garde de la société et de l'entourage répétant aux femmes qu'elles sont en danger, comme le souligne Sébastien Chauvin, professeur de sociologie à l'Unil: «L'attention inquiète des parents pour la sécurité des jeunes filles ainsi que les avertissements proférés dans un souci de protection fonctionnent en fait comme des menaces.» Une sensation qui ne peut que persister

HARCELEMENT SEXUEL : LES COURS DE SELF-DÉFENSE



Benoît Schmid

face au harcèlement dont les femmes sont fréquemment les victimes, dans la rue ou au travail. Le besoin d'agir contre la menace a même conduit à la mise en place de cours d'autodéfense exclusivement féminins. «Les femmes inscrites à mes cours cherchent à se rassurer et à se sentir plus fortes physiquement et mentalement, confirme Cédric Vilella, professeur de self-défense féminine au club BSD Geneva. Certaines d'entre elles ont déjà subi une agression verbale et/ou physique. Apprendre à se défendre est finalement une sorte de thérapie. Elles veulent être capables de s'imposer et faire face à tous types de situations conflictuelles.»

Un gain d'assurance

Une solution qui semble plutôt porter ses fruits, puisque de plus en plus de techniques d'autodéfense féminine émergent; les New-Yorkaises peuvent, par exemple, désormais suivre des cours en talons hauts. Cédric Vilella enseigne depuis peu l'Amazon Training, une méthode mêlant aspects techniques et psychologiques: «En plus des techniques de combat, nous travaillons sur les attitudes comportementales, les

facultés d'analyse et d'adaptation. Nous apprenons également à gérer le stress et la peur.» En plus du renforcement physique, les participantes cherchent donc surtout une véritable préparation psychologique. «Les cours d'auto-défense ne permettent pas seulement de répondre aux agressions effectives. Ils aident aussi à se sentir mieux armé.e.s face aux agressions potentielles et ainsi refuser de se constituer en sujets vulnérables, indique Sébastien Chauvin. En luttant non seulement contre les agressions, mais aussi contre la peur du harcèlement, ils contribuent à désamorcer une dimension

Non, c'est non

Si la self-défense permet en effet de répliquer au problème du harcèlement dans l'immédiat, elle ne permet toutefois pas de le traiter à la source. Certains projets espèrent obtenir des résultats durables en tentant de modifier les rapports sociaux dès le plus jeune âge. C'est notamment le cas de *No Means No Worldwide* (NMNW), un programme alliant autodéfense et éducation pour les jeunes Kenyans. Grâce aux cours dispensés apprenant tant aux filles à se défendre qu'aux garçons à changer leur comportement vis-à-vis de ces dernières, NMNW souhaite réduire l'apparition des agressions sexuelles à travers le monde. Une solution d'avenir pour mettre fin au harcèlement? •

Judith Marchal

Menhir jacta est

Le lancer de menhir, une discipline archaïque qui refait surface le temps d'une journée.

Qui n'a jamais rêvé de se plonger dans le village des irréductibles Gaulois et de partager un sanglier aux côtés des sympathiques Astérix et Obélix? Plus besoin de chercher à remonter le temps: il suffit simplement de se rendre dans le petit village breton de Guerlesquin, où s'organise chaque premier jeudi d'août le championnat du monde de lancer de menhir. Depuis 2002, les plus passionnés s'y défont dans le but de projeter un menhir le plus loin possible. Quelque peu insolite, ce sport n'est pas réservé aux plus irréductibles, puisqu'il existe différentes catégories pour tenter sa chance: Idéfix pour les enfants, Falbala pour les femmes, Astérix pour les jeunes et Obélix pour les plus fêrus de lancer de poids. Taillés à même les carrières de granite du village, les menhirs ont un poids variant de 10 à 25 kilos et le meilleur lancer jamais réalisé se trouve à 7,05 mètres. Évidemment, un lancer de menhir est toujours accompagné d'un banquet. Des sangliers sont grillés sur la place du village et les participants peuvent déguster un repas digne de nos ancêtres gaulois. Comme ce championnat breton se veut une vraie immersion dans le monde de Goscinny et Uderzo, la fameuse potion magique est distribuée à chaque concurrent. Si la composition de ce breuvage miraculeux reste un mystère, il ne fait aucun doute qu'il n'est pas le seul à remplir les verres des participants et ajouter du piment au jeu... Enfin, musiques celtiques, danses et jeux bretons viennent s'ajouter au programme. Si l'on peut voir en ce championnat un prétexte de beuverie et un jeu finalement peu élaboré, il s'avère être une belle occasion de découvrir la culture celtique et une façon ludique d'en apprendre un peu plus sur nos ancêtres. •

Claire Gex

Progrès ou excès?

De nombreux mythes décrivent les punitions infligées aux humains ayant commis le crime le plus redouté de la Grèce antique: l'*hubris*, la démesure. L'exemple le plus connu est sans doute celui d'Icare, qui a défié les dieux en volant près du soleil, ce que sa condition d'être humain ne lui permettait pas de faire. L'exposition «Trop c'est trop!» s'interroge sur le dépassement actuel des limites humaines, rendu possible par les découvertes technologiques, et sur les questions éthiques soulevées par ces dernières. A la sortie de l'exposition, le visiteur risque de se demander si les progrès technologiques ne sont pas plutôt des excès, qui mériteraient d'être réfreinés, comme à l'époque des Grecs.

«Trop c'est trop! Mythes et limites», Musée romain de Lausanne-Vidy, jusqu'au 4 février.

Le cauchemar

Richard III

Mis en scène par Thomas Ostermeier, qui n'est pas étranger aux textes de Shakespeare, *Richard III* inaugure l'année 2018 du Théâtre de Vidy et de l'Opéra de Lausanne. Personnage avide de pouvoir, le Richard de Thomas Ostermeier fascine autant qu'il horrifie. Le spectateur ne peut y rester indifférent, tant les ambitions dévorantes de Richard renvoient à ses propres désirs de pouvoir et de domination. Il fallait donc bien la scène de l'Opéra pour accueillir cette pièce radicale applaudie par la critique.

Richard III, Opéra de Lausanne, du 11 au 13 janvier 2018.



Carno Dedaire - Théâtre Vidy



Fondation Pierre Arnaud présente une collection privée de cet art dans l'exposition «Art aborigène, territoire du Rêve». Empreint de la spiritualité mais aussi de l'histoire des Aborigènes, l'art aborigène porte principalement sur le mythe du Temps du Rêve. Thème central de cette culture océanique, il réfère à ce qui a précédé la création de la Terre. Ces expositions sont donc une magnifique occasion de découvrir un imaginaire visuel et spirituel riche et coloré.

«Art aborigène, territoire du Rêve», Fondation Pierre Arnaud, du 1^{er} décembre au 20 mai 2018.

L'art aborigène, territoire du Rêve

Révolte à la ferme

Pour le début de l'année, la Grange se transforme en ferme à l'occasion de la représentation du célèbre texte de George Orwell. Mis en scène et adapté par Christian Denisart, le spectacle est animé par 14 comédiens et musiciens, le tout associé aux cuivres de la compagnie 5/4. La cacophonie de la basse-cour devient alors mélodieuse et promet de faire découvrir *La ferme des animaux* sous un angle inédit.

La ferme des animaux, Théâtre de la Grange de Dorigny, du 18 au 28 janvier.

Se laisser entraîner en Sibérie

Le bruit de la locomotive à vapeur, les vibrations des voitures, les paysages blancs et hostiles qui défilent: le Transsibérien contenait tous les ingrédients nécessaires pour catalyser l'imagination de Blaise Cendrars lorsque celui-ci partit découvrir la Sibérie en 1913. La créativité de l'auteur suisse associée à celle de Saunia Delauney donna naissance à la célèbre Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France, qui est à l'honneur de l'exposition de la Fondation Jan Michalski jusqu'à la fin de l'année.

«La prose du Transsibérien», Fondation Jan Michalski, Montricher, jusqu'au 30 décembre.

Et aussi...

Exposition «Parlez-vous Pyeongchang?», Musée Olympique de Lausanne, du 7 décembre au 11 mars

Conférence «La BD croque la famille», Bibliothèque Chauderon Lausanne, 14 décembre

Conférence «L'interprétation dans les conflits armés», Fondation Martin Bodmer, Cologny, 14 décembre

Ciné-concert Le Cirque de Charlie Chaplin, Théâtre Le Reflet, Vevey, 17 décembre-

Dixit, Béjart Ballet Lausanne, Théâtre de Beaulieu Lausanne, du 19 au 24 décembre

Atterissage de Rudolf, sur ton toit, 24 décembre

2017 fête son anniversaire, le 31 décembre à minuit

Anniversaire de la queen ex cheffe Société et nouvelle cheffe Dossier, 4 janvier

La Fabrique des monstres ou Démesure pour mesure, de Jean-François Peyret, Théâtre Vidy Lausanne, du 23 janvier au 4 février

53^{es} Journées de Soleure, Soleure (si vous n'aviez pas compris), du 25 janvier au 1^{er} février

Exposition «Splendeur du pastel de la Renaissance à nos jours», Fondation de l'Hermitage, Lausanne, du 2 février au 21 mai

Exposition «Trois regards à l'œuvre: Marianne Décosterd, Ilse Lierhammer, Susan Litsios», Musée Jenish, Vevey, jusqu'au 4 mars



La Poésie des Champs

PATRIMOINE • Depuis toujours, la campagne anime le cœur des auteurs romands. Pourtant, dans leurs textes, le paysan idéal est rarement confronté aux problèmes de son homologue terrien. Retour sur la littérature qui s'intéresse au monde rural pour comprendre ce décalage.

La première remarque que l'on peut se faire en cherchant des auteurs qui sont agriculteurs de formation, c'est qu'ils brillent par leur absence. Sans doute les écrivains ont-ils préféré le confort des livres à la rudesse de la terre. Malgré leur manque de représentants directs parmi les littéraires, les paysans ont connu de nombreux auteurs ayant su voir dans leur campagne un terreau d'idées fertile, imprégné de traditions, de valeurs et de mythes. Avant l'avènement des grandes villes et jusqu'au début de l'ère industrielle, la vie agricole était plutôt un cadre d'histoires sobres et traditionnelles. La nostalgie d'un retour aux sources manquait encore pour faire des prairies et de des villages plus qu'un simple théâtre de la vie quotidienne. A vrai dire, le métier était le plus souvent connu par le biais de sa réputation et d'autres récits. «Ramuz, par exemple, n'avait jamais touché un outil de paysan», révèle le professeur et sociologue de la littérature à l'Unil Jérôme Meizoz. Loin de l'artiste engagé ou régionaliste, la campagne de l'auteur d'*Aline* s'impose, évidente et brutale. Quêtant l'universel

dans le quotidien, les conditions de travail ne sont pour lui qu'un moyen d'éprouver le courage et la foi des hommes. Un peu plus tard, cette nostalgie apparaît chez Gustave Roud. L'auteur, traducteur et éditeur a passé une grande partie de sa vie à arpenter les chemins du Jura. Il n'en tirera pas moins de 13'000 photographies, ainsi qu'un *Petit traité de la marche en plaine*. Sa campagne est traversée à la fois d'érotisme et de légèreté, loin des réalités qui la tendent. «C'est un sujet avec lequel il est en plein paradoxe, développe Jérôme Meizoz. Son homosexualité le forcera à vivre seul, éloigné des champs. Pourtant il passera sa vie à prendre en photo des fermiers pendant leur travail. A tel point qu'il se nouera d'amitié avec

certaines.» Entretenant sa campagne comme son jardin secret, Gustave Roud y voit un cycle éternel introuvable ailleurs, presque perdu pour les hommes. Il signe ainsi *Essais de Paradis* pour témoigner de la force de son amour pour les terres qui l'entourent.

Une terre de valeurs et de combats

L'arrivée des machines et surtout le développement du tourisme marquent un tournant pour la campagne suisse et réveillent chez les

d'une paisible balade solitaire, c'est maintenant l'heure de la bataille idéologique, d'un retour aux sources après le tournant de mai 1968. Jérôme Meizoz détaille: «C'est la révolution intellectuelle, l'homme contre la machine, ses cimes contre leurs touristes. La pensée de Chappaz est d'ailleurs vivement critiquée par une chronique dans *Le Nouvelliste*». Ses rimes sont rebelles, pleines de hargne contre les destructeurs de son beau Valais. Des étudiants prennent sa défense, notamment avec

réalisme, plein d'impayés, de luttes contre les industries agro-alimentaires et le désintérêt de la Confédération.

Pour une fois, la vie rurale est au centre de l'œuvre

Pauvres, seuls et parfois tentés par le suicide, mais aussi traversés d'espoir, d'amour et de bonté, les agriculteurs qu'il présente sont au plus proche de son expérience personnelle.



Alain Badan

auteurs une passion pour leur terroir. La beauté des paysages, comme celle des traditions, deviennent alors des valeurs à défendre. Maurice Chappaz, par exemple, s'est battu bec et ongles contre l'industrie du tourisme en Haut-Valais.

Une bataille idéologique et un retour aux sources

Il publie *Les Maquereaux des cimes blanches* en 1976, un recueil de poésie contre la destruction des paysages par des inconnus venus skier quelques jours par an. Plus question

l'inscription «Vive Chappaz», toujours visible à Saint-Maurice. Sans doute son intervention aura-t-elle contribué à faire germer dans les esprits une nouvelle vision du Valais. Vingt ans plus tard, l'initiative Max Weber reprend le flambeau d'une lutte commencée des décennies auparavant. Mai 1968 porte également Jean-Pierre Rochaz, un auteur bernois tout indiqué pour la question de la réalité auctoriale et paysanne. D'abord berger, il combine son amour de la terre avec sa passion pour l'écriture. Chez lui, la campagne est le départ de toute société, un monde en couleurs à préserver du béton sans âme. Pour une fois, la vie rurale est au centre de l'œuvre. Les paysans sont les acteurs et doivent affronter un quotidien glaçant de

Au plus près de la terre

De la même manière que les enjeux économiques et écologiques ont évolué au cours de ces cent dernières années, la littérature qui traite du monde agricole suit aujourd'hui un tournant comparable, en Suisse comme ailleurs. En France, Marie-Hélène Lafond rencontre le succès avec ses *Récits sur des mondes ruraux* et dit s'inspirer de Richard Millet et Pierre Michon. «Elle représente bien cette vague disséminée d'auteurs qui se battent pour montrer une réalité et des problèmes méconnus. Ce type de littérature prend un nouveau tournant, abordant plus froidement la réalité socio-économique et la fragilité face aux industries agroalimentaires», précise encore Jérôme Meizoz. Un mouvement, le *Nature Writing*, prône des valeurs plus écologistes, où l'homme n'est plus qu'une poussière dans la main de la nature. Parfois visionnaires, parfois nostalgiques, les auteurs ont une relation complexe avec l'imaginaire collectif, influenceurs eux-mêmes influencés. Néanmoins, chacun entretient avec les symboles de son époque des rapports intimes, qui donnent une vision du monde rural unique, une poésie des champs. •

Le tag: une expression artistique?

STREET ART • Explosion de signes, de couleurs, de créativité ou de revendications, l'espace urbain est devenu une page blanche où artistes et citoyens ordinaires laissent leurs traces. Le tag en est une parmi tant d'autres.

Alors que le graffiti est généralement perçu positivement et qualifié d'art urbain, le tag en serait une catégorie autonome et est souvent connoté négativement. D'où vient cette différence de perception? Le graffiti englobe tout un ensemble de représentations: décoration, messages politiques ou religieux, et même publicité. Il peut s'agir de lettrages stylisés ou de dessins. Désigné comme grossier, le tag est fait quant à lui d'une traite et est lié à la violence, à l'incivilité et à l'insécurité. C'est une inscription, une signature ou un pseudonyme, gribouillés à différents endroits sur du mobilier urbain. En général, un tag est incompréhensible aux yeux de tous mis à part pour son auteur et son

crew. Cet acte-là est considéré comme illégal et la police lutte contre ces agissements. Au contraire, le graffiti, de par sa notoriété croissante, est toléré et certaines communes font même appel à des graffeurs pour décorer quelques surfaces. Aussi, cette pratique a fait naître de multiples artistes de renom comme Banksy ou Buff Monster, et des festivals de graffiti dans le monde, tels Graff-ik Art ou ONO'U.

Art d'expression?

L'histoire du tag est relativement récente et ce dernier n'apparaît pas partout au même moment. Il prend racine autour des années 1970 à New York, où un jeune homme grec lance le mouvement avec son pseudo TAKI

183 dessiné sur divers monuments et métros. Quelques années plus tard, le tag fait son apparition en France. Il y a une volonté de s'affirmer, de montrer que l'on existe à travers ces signatures qui ponctuent l'environnement urbain. Pendant longtemps, les tagueurs se sentent exclus de la sphère artistique dominante et des

institutions muséales traditionnelles. La rue est alors un lieu qui leur offre la possibilité de s'exprimer, de laisser libre cours à leur créativité et d'être visibles de tous. Peu à peu, certains tagueurs commencent à styliser leur signature. La galeriste Magda Danysz affirme que «cela n'a l'air de rien, mais c'est une révolution dans la calligraphie: la qualité graphique dépasse le besoin de lisibilité». Cette évolution favorise l'intégration des tagueurs dans le milieu artistique. Ainsi, le tagueur Jean-Michel Basquiat, qui signait SAMO dans le métro, a exposé dès 1981 et a acquis depuis une renommée internationale. D'art souterrain, le tag s'est élevé aux galeries d'art. •



Mathilde de Aragao



Everybody is watching you

TOTALITARISME • Classique littéraire, le roman 1984 de George Orwell décrit un régime totalitaire où liberté d'expression et liberté de pensée sont interdites par un certain Big Brother. Le personnage principal est victime d'une société indésirable qui le conduit vers une fin inéluctable.

1984. Winston Smith et ses «camarades» habitent Londres, dans une société totalitaire gérée par un certain Big Brother et son Parti. Les slogans de celui-ci? «La Guerre, c'est la Paix; la Liberté, c'est l'Esclavage; l'Ignorance, c'est la Force». La doctrine laisse croire que deux et deux font cinq. Le passé est falsifié pour qu'il corresponde aux volontés du chef d'Etat, la seule preuve de changement étant dans le cerveau du falsificateur, et encore, le personnage principal autant que le lecteur en viennent à en douter. Rares sont les lieux où les télécrans et même les micros ne surveillent pas la population. Tous doivent rester vigilants même face aux enfants, qui sont eux-mêmes des espions capables de livrer leurs propres parents. La novlangue – langue du Parti – réduit la diversité de son vocabulaire afin de «restreindre les limites de la pensée» et ainsi «éteindre les possibilités d'une pensée indépendante» – le

second but du Parti étant la conquête du monde.

Souriez, vous êtes filmés

Le roman a reçu un bon accueil en 1949, d'autant plus que l'auteur était déjà célèbre pour son œuvre *La Ferme des animaux* (1945) – un autre roman retraçant l'évolution de régimes politiques, avec un ton ironique. Il faut prendre en compte qu'Orwell a écrit *1984* en 1948, probablement inspiré par les événements alors très récents de la Seconde Guerre mondiale. Pour s'éloigner de la réalité, l'écrivain a imaginé un monde fictif, se laissant ainsi la possibilité de critiquer la société et les conséquences en cas d'atteinte à la vie privée et à la liberté d'expression. Orwell et bien d'autres personnes qualifient son roman de prophétie. Dans une interview pessimiste quelques semaines avant sa mort, l'écrivain avertit: «Si vous ne voulez pas d'une situation cauchemardesque

[comme celle présentée dans *1984*, ndlr]: ne laissez pas cela se produire, cela dépend de vous».

«Cela dépend de vous»

Selon lui, le scénario présenté dans *1984* pourrait tout à fait arriver dans le futur. Soixante ans plus tard, alors que la technologie est plus présente que jamais, doit-on avoir peur qu'une telle fiction devienne réalité? Le lanceur d'alerte Edward Snowden, qui dévoile en 2013 des techniques de renseignement des Etats-Unis et attire l'attention sur le phénomène de la surveillance de masse, explique à la télévision sur la chaîne anglaise Channel 4 que la situation actuelle est pire que celle décrite dans *1984* – c'est d'ailleurs le sujet du film *Snowden*, sorti en 2016. Edward Snowden soutient que de nombreux éléments menacent la population et les

générations futures, comme la disparition chez les plus jeunes de la notion de vie privée, pourtant essentielle. La surveillance constante décrite dans *1984* semble donc pour certains devenue réalité. Depuis sa parution, *1984* intrigue nombre de lecteurs et inspire de nombreuses adaptations. L'histoire elle-même et ses messages sont très fréquemment cités, que ce soit dans des cours universitaires ou dans les conversations quotidiennes liées à la politique ou à la culture. «*Big Brother is watching you*» est d'ailleurs un des plus fameux exemples de reprise. Ainsi, l'œuvre joue parfaitement son rôle de dystopie: éclairante sur notre société contemporaine, elle continue à mettre en garde contre les dérives de notre époque par les perpétuelles réadaptations dont elle est l'inspiratrice. •

Solène Barbé

S'improviser détective

DIVERTISSEMENT • Les soirées Meurtres et Mystères rencontrent un succès grandissant auprès du public. Ces spectacles, qui demandent une préparation importante, transportent les spectateurs dans un autre univers et les mettent dans la peau d'enquêteurs.

Le temps d'une soirée, vous remonte dans le passé et grimpez à bord du Transsibérien. L'aventure commence et vous êtes témoins d'un drame dans un climat tendu entre révolutionnaires et la famille du tsar. Voici en quelques mots le début de la trame du spectacle *Meurtres et Mystères* *Il était une fois dans l'Oural*, proposé par l'association lausannoise Rêves en Stock. Les soirées Meurtres et Mystères tournent autour d'une intrigue policière qui comprend suspens et rebondissements. Le public n'y est pour une fois pas cantonné à un rôle passif mais peut, et même doit, interagir avec les personnages pour faire avancer l'histoire.

Le public n'est pas cantonné à un rôle passif

Pendant l'apéritif, les spectateurs se familiarisent avec l'univers dans lequel ils sont plongés. Lorsque l'entrée et le plat principal arrivent, le récit se met en marche jusqu'au moment où un crime a lieu. Il est alors de la responsabilité du public d'endosser la casquette d'enquêteur et de partir à la recherche des indices pour trouver l'auteur du meurtre. Finalement, alors que les spectateurs savourent leur dessert, les personnages dévoilent coupables, mobiles et arme du crime.

Une préparation minutieuse

Les spectacles Meurtres et Mystères demandent une préparation bien particulière, différente du théâtre. Pour la compagnie Rêves en Stock par exemple, les spectacles sont en grande majorité des œuvres originales. Il arrive parfois que des pièces Meurtres et Mystères d'autres compagnies soient adaptées, mais les producteurs ne vont jamais puiser dans le répertoire du théâtre classique. Lors du processus de création, le producteur et les différents auteurs se réunissent pour choisir un thème d'un commun accord. Plusieurs décisions doivent être prises à ce moment: «Nous pouvons par exemple choisir si nous allons jouer une pièce historique, c'est-à-dire inspirée d'événements historiques, ou purement fictionnelle; si le scénario est contemporain ou non» précise Vincent Held, engagé par Rêves en Stock en tant qu'auteur, comédien et metteur en scène. D'autres éléments entrent en compte dans la conception, comme le lieu. Dans la plupart des cas, ces spectacles sont présentés dans des restaurants, différents chaque soir. Cela implique qu'il n'y a pas de décors, la trame reposant par conséquent exclusivement sur les acteurs. Parfois, il arrive que le lieu du spectacle reste le même pour l'ensemble des représentations, comme un bateau ou un train. L'écriture doit alors tenir compte de cette contrainte. «Un

spectacle Meurtres et Mystères doit aussi répondre à des critères dramaturgiques bien précis, en termes de durée et de structure», ajoute Vincent Held. En effet, la pièce alterne entre parties déjà écrites et moments improvisés, ce qui permet de créer une interaction avec le public.

La pièce alterne entre parties déjà écrites et moments improvisés

Lors de ces improvisations, les acteurs ont des informations très précises à communiquer et doivent donc se tenir à l'intrigue. Ainsi, les interventions du public n'ont, à quelques exceptions près, aucun impact décisif sur le dénouement du récit.

Un succès durable

La majorité des comédiens qui se produisent dans les spectacles organisés par la compagnie Rêves en Stock sont des professionnels, issus pour la plupart d'une formation dans l'improvisation théâtrale. Du fait des très nombreuses représentations durant toute l'année, tous les personnages sont écrits de façon à pouvoir être interprétés par plusieurs acteurs, ce qui permet des variations selon les disponibilités. Toute une équipe participe à la création de tels projets, du producteur à l'accessoiriste en passant par les acteurs. Et la réussite est au rendez-vous: «C'est assurément la compagnie théâtrale qui draine le plus de spectateurs en Suisse romande» indique Vincent Held. Si les soirées Meurtres et Mystères rencontrent tant de succès, c'est peut-être que le public apprécie la qualité interactive d'un spectacle abordable par tous, lui permettant parfois même de découvrir des lieux insolites. •

Avènement du rap belge

Longtemps marginalisés, les rappeurs belges arrivent au devant de la scène francophone.

En 1990, tout le monde parle de l'âge d'or du rap français. Dans le pays voisin, vu comme province, les rappeurs belges ne cessent de chercher l'innovation. A cette époque, la culture hip-hop belge est encore très influencée par les USA et par les sons venant de France. Dans ce contexte, le groupe CNN199 œuvre beaucoup pour importer cette musique en Belgique. Rival, rappeur principal de CNN199, est le fer de lance de ce mouvement. Il sort l'album *De la rue à la scène* en 1999, où interviennent non seulement des artistes comme Sako, Akhenaton mais aussi d'autres rappeurs belges, français et italiens. Malgré un album qui se veut comme une référence de la culture hip-hop belge aujourd'hui, les médias de l'époque ne lui accordent pas leurs faveurs, ce qui complique sa diffusion et l'accès à un public large. Avec maintenant l'objectif d'un rap francophone unifié, les Belges se détachent de leurs grands frères pour former leur propre style. Dans cette lignée, les rappeurs Déparone et Velvet Sick sortent la compilation *La Fessée*, qui est le prémisses du label Give me 5 prod. Ayant l'idée d'utiliser d'autre médias que les canaux officiels, ils amènent le rap belge au devant de la scène avec, en 2009, leur première capsule franco-belge qui atteint 100'000 vues sur YouTube et attire l'attention de la scène française. Aujourd'hui, le label cherche à unifier le rap en faisant venir des rappeurs de tous horizons, de La Réunion à la Suisse en passant par le Québec, jusqu'à devenir un passage incontournable pour les artistes. Actuellement, on ne parle plus que de Dem's, qui a su sortir de la Belgique de par son phrasé cru et mélodieux. Il a ainsi rapidement rejoint le label 92i et est observé de beaucoup. Le temps de l'âge d'or du rap belge serait-il venu? Malgré son succès, la devise du rap belge reste «Peace unity & having fun». •



Emmanuel Vollenweider

Le train Belle Époque de la compagnie MOB est la scène du spectacle *Il était une fois dans l'Oural*.

Jessica Chautems

Pascal Lavenex

Regard sur un regardeur

Plongée fascinante et pluridisciplinaire dans l'Amérique post-moderne du cinéaste Gus Van Sant.

Connu autant pour ses films expérimentaux que pour ses succès hollywoodiens, le réalisateur américain Gus Van Sant aime à mettre en scène une jeunesse souvent désœuvrée, violente, mais aussi créative, anticonformiste et libérée.



Des errances d'un junkie dans *Drugstore Cowboy* (1989) à l'ascension politique de Harvey Milk, porte-parole de la communauté gay, dans *Milk* (2008), en passant par la fusillade de Columbine dans *Elephant* (2003), Gus Van Sant révèle une Amérique «alternative», à la fois désenchantée et rêveuse. Afin de présenter sa carrière cinématographique de 1971 à 2015, la Cinémathèque Suisse a mis en place une rétrospective qui remplit presque à chaque séance la petite salle du Cinématographe à Montbenon. Du côté du Musée de l'Elysée, l'univers de Gus Van Sant se découvre par la photographie, la musique ou encore la peinture. Une large collection de ses Polaroids donne un aperçu des acteurs, écrivains et anonymes qui l'ont inspiré. On y découvre également, parmi les photographies de tournages, ses schémas narratifs et autres croquis préparatoires. En une heure environ, on plonge dans cette Amérique postmoderne avec le regard du cinéaste et des artistes qui l'ont influencé, comme l'écrivain américain William S. Burroughs ou plus largement la Beat Generation. L'exposition à l'Elysée se terminera le 7 janvier, mais Gus Van Sant n'a pas encore fini de s'exprimer... Son prochain film est prévu pour 2018! •

Cléa Masserey

Au fil des œuvres: La panthère au féminin

Dans la poésie, dans la mode ou dans les musées, la panthère a souvent été liée au féminin. Panorama de la représentation de la panthère au cours des deux siècles précédents.

«Tcheu c'te panthère que c'est c'machin!», «Tcheu il est grros hein!». Avez-vous vu cette vidéo «bien d'chez nous»? Le public s'extasie face au folklore dialectal suisse-romand! En effet, l'équilibre harmonieux des assonances nasales incessantes concurrence les tonalités citadines sans caractère. Il résulte, de cet émerveillement sonore, une invasion de la locution «panthère» dans la région. Dans l'argot du XIX^e, la locution désigne aussi bien l'épouse «castratrice» qu'un individu professant des idées anarchistes. Cette deuxième définition tire son origine d'un groupe politique parisien nommé «La Panthère des Batignolles». Ses membres, poètes et partisans d'une action directe, soutenaient activement la reprise individuelle: voler dans le but de redistribuer plus équitablement les richesses. La panthère incarne alors une férocité propre au cri poétique, un sauvage affranchissant. Pendant l'entre-deux-guerres, le mal d'ailleurs relance l'intérêt pour les animaux sauvages de contrées étrangères. Des sculptures épurées de Pompon aux félins texturés de Rembrandt Bugatti en passant par les lithographies de Jouve, les panthères se multiplient dans les expositions. A cette même époque, le félin se retrouve dans un tout autre univers, celui de la mode. La panthère devient ainsi l'emblème de Cartier: la marque a même proposé en 2013 au Grand Palais à Paris une rétrospective, «Cartier, le style et l'histoire», qui décorait l'origine de son symbole animalier.



Entre 1914 et 1920, la locution «panthère» qui désignait autrefois l'épouse castratrice devient un symbole de la «femme fatale», parallèlement à la

naissance des premiers mouvements de libération féminine. Trop indépendante, cette femme fatale que les médias appellent «vamp» (vampire) est perçue comme une menace du fait de sa sexualité exacerbée. Luisa Casati, par exemple, s'approprie l'image de la panthère prédatrice en s'exhibant avec sa panthère de compagnie et Jeanne Toussaint, directrice de Cartier, se fait surnommer «panthère». Durant le XIX^e siècle, d'ailleurs, les physionomistes se penchent sur les traits de l'animal: il «ne fait nulle difficulté de comparer la forme de la panthère et de ses mœurs à celles de la femme. Elle a [...] la poitrine garnie de petites côtes, le dos long, les fesses et les cuisses charnues, les parties d'autour les flancs et le ventre plats, tout le corps inarticulé et mal proportionné» (*L'art de connaître les hommes par la physionomie*). On se passera de la comparaison des mœurs.



Dolores Del Rio dans *Journey Into Fear*, 1943.

La panthère a ainsi catalysé différents stéréotypes poussiéreux du féminin, souvent en l'essentialisant. L'origine de cette association est ancienne. Dans les dictionnaires des symboles, par exemple, la panthère est lunaire, donc féminine (contrairement au solaire qui serait masculin). La femme appartenait donc à la nature sauvage et serait ainsi un être «à civiliser». En assumant visiblement et explicitement cette animalité, les «femmes fatales» ont-elles réussi à détourner cette attribution sexiste? Ou participent-elles au contraire à un programme iconographique historiquement misogyne? Le débat est entier. •

Roberta Alberico

La revanche des censurés

L'exposition «Etat des lieux "L'art dégénéré"» met en lumière une partie sombre de notre Histoire.

L'art ne fit pas exception à la propagande nazie. En effet, les tableaux et performances artistiques ne correspondant pas à l'idéologie du III^e Reich, issus spécifiquement des mouvements expressionnistes, dadaïstes et fauvistes, ainsi que toute pièce d'origine juive, furent classifiés d'«art dégénéré» par les nationaux-socialistes.



Ernst Kirchner, *Zwei Akte auf einem Lager*, 1905.

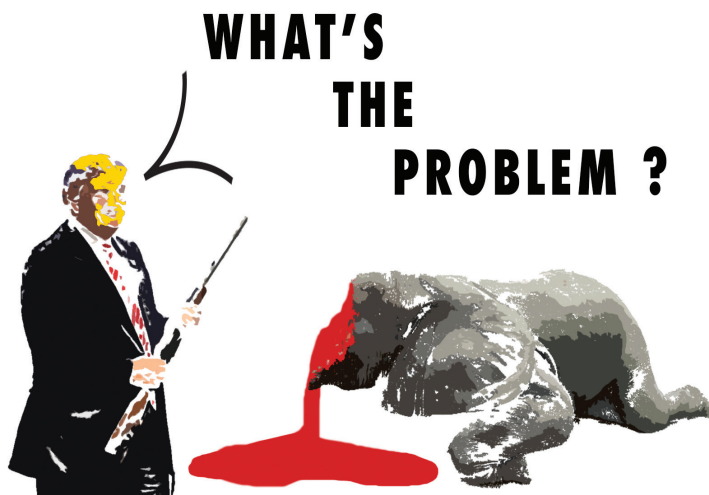
Confisquées, bannies des expositions, brûlées ou vendues à l'étranger, les œuvres connurent un destin mouvementé, comme permet de le constater la nouvelle exposition du Musée des beaux-arts de Berne «Etat des lieux "L'art dégénéré" – confisqué et vendu». Cette dernière présente en effet au grand public un éventail de ces œuvres. Les tableaux exposés proviennent de la collection Gurlitt, qui regroupe des pièces directement confisquées par les nazis, ainsi que des œuvres acquises par le marchand d'art Hildebrand Gurlitt avant ou après ces confiscations. Au travers d'une sélection d'artistes importants et d'explications pertinentes sur la répression exercée par les nazis sur les artistes désignés comme «dégénérés», l'exposition permet au visiteur de comprendre les enjeux de cet art. Un aspect très intéressant de l'exposition est notamment la mise en valeur du rôle de la Suisse durant la période de domination des nationaux-socialistes, étant entre autres un lieu de revente des œuvres pour les nazis. La sensibilité des œuvres exposées et leur lourd passé appellent à chaque visiteur la réalité de l'histoire et l'invite à célébrer la liberté artistique. •

Marie Ruffieux

Un coup de crayon

Donald Trump et l'importation de trophées d'éléphants

Roberta Alberico



Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne ou de l'EPFL vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

ARNAUD BOISSAYE, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS DE L'EPFL (AGEPOLY)

UN JEU

***Zelda*, l'entier de la série**

Toute ma jeunesse se retrouve dans ce seul jeu. Fans de RPG (*Role-Playing*), n'hésitez pas et foncez. De ses débuts sur NES jusqu'à maintenant sur Nintendo Switch, ce jeu vous fera rêver. Les *gameplay* et les dynamiques proposés par Nintendo sont géniaux. Enfin, j'apprécie que le titre du jeu ne soit pas tourné vers le héros que l'on incarne, mais bien sur le personnage le plus important du jeu (à savoir la princesse).



UNE CHANSON

The Arcade*, *The Big Skapinsky

Ma trouvaille de l'été en allant à Paléo (où j'ai eu le plaisir de partager le campement de cette artiste). Cette musique facile à écouter, et toujours dans un univers geek fort sympathique, vous fera revivre votre enfance avec des sonorités électros et un son 8 bits. Une belle découverte que je me devais de partager, laissez-vous tenter. •

UN FILM

***The Imitation Game*, Morten Tyldum, 2014**

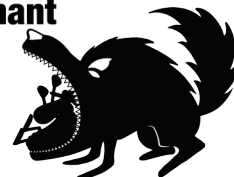
Étant en informatique, je ne peux que parler de ce film biographique retraçant l'histoire d'Alan Turing, un génie sans qui l'informatique ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. De plus, le film met en évidence tout le contexte social difficile de l'époque. Pour une fois, un film d'une aussi grande envergure, et accessible à toutes et à tous, présente l'envers du décor et parle de ces héros cachés dont tout le monde a préféré taire les noms.

Révisons nos classiques!

«No. I am your father»

Parmi les grands classiques des films de science-fiction que sont *Star Wars*, *The Fifth Element* ou encore *Alien*, saurez-vous définir à quel film revient chaque citation? Retrouvez les réponses sur auditoire.ch.

- «It's a trap!»
- «I only speak two languages: English and bad English.»
- «Look Dave, I can see you're really upset about this. I honestly think you ought to sit down calmly, take a stress pill, and think things over.»
- «My philosophy, Mr. President: Shoot first and ask questions later. I don't like uninvited guests.»
- «A: Did you explain school to him?
B: How do you explain school to higher intelligence?
A: Maybe he's not that smart. Maybe he's like a worker bee who only knows how to push buttons or something.
B: [knowingly] He is too smart.
A: Okay, I just hope we don't wake up on Mars or something surrounded by millions of little squashy guys.»
- «I can't lie to you about your chances, but... you have my sympathies.»
- «I've seen things you people wouldn't believe. Attack ships on fire off the shoulder of Orion. I watched C-beams glitter in the dark near the Tannhäuser gate. All those moments will be lost in time, like tears in rain. Time to die.»
- «Fear is the path to the dark side. Fear leads to anger; anger leads to hate; hate leads to suffering. I sense much fear in you.»
- «Do or do not, there is no try.»
- «A: Major B, you are selected for a mission of the utmost importance.
B: What mission?
A: Save the world.»
- «E.T. phone home.»
- «Policier: Are you classified as human?
A: Negative. I am a meat Popsicle.» •



Il/elle t'obsède en secret? Il/elle t'empêche de réviser? Tant qu'à faire, fais-le nous savoir et nous le publions ici anonymement!

Ô toi un matin je t'ai rencontré
Dans le métro bondé
Entre la buée des vitres et les gens écrasés
Tu t'es distingué

Avec ton nez rouge qui coulait
Dans un mouchoir tu éternuais
Cela devenait un véritable marais
Mais un tel *sex appeal* tu dégageais

Tu as l'air d'avoir de la toux
Et ta voix enrouée doit être un son doux
Tu utilises du triofan, tu as du goût
Et des glaires, tu en craches quelques bouts

A Sorse tu es descendu
Et des mouchoirs tu as perdus
Verts ils étaient devenus
Est-il possible de produire autant de jus?

Grâce à l'ADN que tu as laissé
Je vais pouvoir te retrouver
Car en criminologie j'ai étudié
Je t'identifierai les doigts dans le nez

Toi ma déesse que je crains de perdre. Tu étais assise à la banane à 9h04 ce matin. A 9h56, tu as bougé avec tes deux amies et tu as remis ta chaussette en place. Et depuis je ne cesse de penser à tes orteils. Tu es blonde avec des mèches plus claires, tu as un grain de beauté sous le lobe de l'oreille droite, tu as les yeux bleus avec du brun autour des pupilles. Plus tard, à 12h37 pour être précis, je t'ai retrouvée à l'Amphimax. Tu n'as pas hésité à aller dans les toilettes handicapés au lieu de faire la file — au diable le politiquement correct: je t'y rejoindrai, si tu veux que je t'y enfille. C'est pour ton audace que je t'aime. En fin de journée, j'ai eu la chance de te voir courir, telle une gazelle, pour prendre le métro de 17h44. J'adore te regarder rentrer chez toi. Tu lances toujours la bouilloire, tu prends ta douche et puis tu t'assieds devant Netflix.

Toa mon bêêlle Hapaulon. Sôfe éreur, tu aitudit l'arkhéologie, Je sé que tu apreçi l'ortographe, du cou je croa qu'on aura de koi discutai. Sinon, j'éme ossi lé vieu truks rouillé. J'ador ta maniair de me complimenter, tu sé tellemen bien parlez. J'adoreré ke tu me fouye (jmétré pluzieure koush) é ke tu me karess avék ton peti pinso. On ira ché moi poure regardé le filme Trois avék Brat Bite. Mé promais moi de pas pleurré kan Patrokl meuhre. En + gémme tou ski é latineau (kom le régétaunne). Bréffe, rettrouve moa o nivo 0 de l'Enttropol, la ou on vat vivr dé expériensses foles.

Le cadeau de la rédaction

Puisqu'il est toujours important d'offrir des cadeaux à ceux que l'on aime, *L'auditoire* a décidé de mettre à disposition de tous ses lecteurs un dé à 7 faces (c'est très rare!), qu'il suffit de découper à l'aide de ciseaux (vous pouvez aussi essayer avec vos dents, mais le résultat risque d'être décevant).

